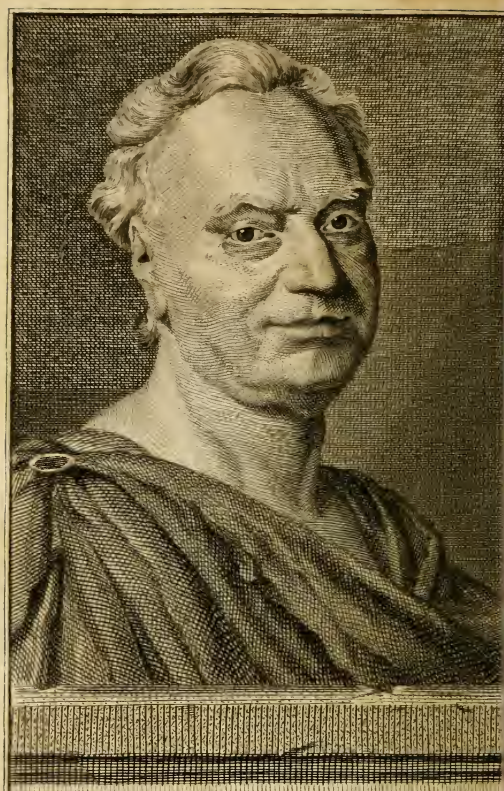
John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
195.16
V. 1

6 ₶

Paris. Oct^r :- 178[illegible]



PROSPER JOLYOT DE CREBILLON

De l'Academie Françoise Ne a Dijon le 13. Fev. 1674

Mort a Paris le 17. Juin 1762.

De la Tour Pinx. *L. J. Cathelin Sc.*

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, revue, & augmentée de la Vie de l'Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez les Libraires associés.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

C

ADAMS 175.16
v. 1

AVERTISSEMENT
DES LIBRAIRES ASSOCIÉS,
Sur cette Édition.

EN présentant au Public cette nouvelle Edition des Œuvres de M. de Crébillon, nous ne craignons point d'assurer que c'est le Recueil le plus complet qui ait paru jusqu'à présent des Ouvrages de cet illustre & célèbre Tragique. Outre que les collections précédentes sont la plupart très-incorrectes, il n'en est aucune où se trouvent toutes les Tragédies de cet Auteur. Le *Triumvirat* manque même à la derniere Edition ; & celle qui a été faite au Louvre, quoiqu'imprimée par les soins & sous les yeux de ce grand Poëte, n'est pas exempte de fautes, de négligences, & d'imperfections typographiques. C'est cependant la moins imparfaite, & celle sur laquelle celle-ci a été dirigée, en

rectifiant tout ce qui s'y étoit glissé de défectueux.

Un homme connu par son goût pour les recherches littéraires a recueilli tout ce qui peut intéresser la mémoire de M. DE CRÉBILLON, & y a mêlé divers éclaircissemens qui peuvent tenir lieu de commentaire sur la plupart de ses Ouvrages. Un autre, bien instruit de la marche théâtrale, a apporté tous ses soins pour l'arrangement des Scènes.

La Vie de M. DE CRÉBILLON, qui est à la tête du premier Volume, mérite d'être lue; elle est de la main d'un homme qui a été le plus à portée de connoître les qualités de son esprit & de son cœur, & qui a su le mieux apprécier ses talens. Les différentes Pieces qui sont à la suite du troisième Tome, ne sont ni moins intéressantes, ni moins propres à donner une juste idée du caractere & des Ouvrages de cet illustre Poëte. Aussi espérons-nous que ce Recueil plaira également aux Connoisseurs & aux gens de Lettres.

TABLE GÉNÉRALE

Des Articles contenus dans les trois Volumes des Œuvres de CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

PRÉFACE, *page* 1

ÉLOGE HISTORIQUE DE CRÉBILLON, 19

ODE SUR LA MORT DE CRÉBILLON, 51

ÉPITRE AU ROI, *sur l'Edition du Louvre*, 57

PRÉFACE DE L'AUTEUR, 59

IDOMÉNÉE, *Tragédie*, 65

ATRÉE ET THYESTE, *Tragédie*, 153

ELECTRE, *Tragédie*, 243

TOME SECOND.

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE, *Tragédie*, *page* 1
XERXÈS, *Tragédie*, 79
SÉMIRAMIS, *Tragédie*, 171
PYRRHUS, *Tragédie*, 253

TOME TROISIÈME.

CATILINA, *Tragédie*, *page* 1
LE TRIUMVIRAT, *Tragédie*, 91

DISCOURS ACADÉMIQUES.

REMERCIEMENT DE M. DE CRÉBILLON, *à Messieurs de l'Académie Françoise*, 183
ÉLOGE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS, 189
VERS A M. DE FONTENELLE, 195
COMPLIMENT AU ROI, *sur le rétablissement de sa Santé*, 199

VERS AU ROI, *récités à la suite du Compliment*, 201

SECONDE PIECE DE VERS AU ROI, 205

RÉPONSE *aux Discours prononcés par M. l'Abbé Girard, & M. l'Abbé de Bernis*, 207

COMPLIMENT AU ROI, *sur le glorieux succès de sa Campagne de 1745*, 215

DISCOURS DE M. L'ABBÉ DE VOISENON, *élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de* M. DE CRÉBILLON, 219

ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS, Concernant M. DE CRÉBILLON.

LETTRE *au sujet d'une Brochure qui a paru sous le titre d'*ELOGE DE M. DE CRÉBILLON, *peu de temps après la mort de ce grand Poëte*, 245

LETTRE *du même, sur le Tombeau de* M. DE CRÉBILLON, 269

LETTRE *sur les Tragédies de* CATILINA, *par* M. DE CRÉBILLON; *& de* ROME SAUVÉE, *par* M. DE VOLTAIRE : ou *Comparaison de ces deux Pieces*, 272

JUGEMENT DE M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE, *sur la Tragédie de* CATILINA, *de* M. DE CRÉBILLON, 296

JUGEMENT DE M. DE BOISSY, *sur la Tragédie du* TRIUMVIRAT, *de* M. DE CRÉBILLON, 298

JUGEMENT *sur les Œuvres de* M. DE CRÉBILLON, *en général*, 301

LETTRE *sur les meilleures Pieces de* M. DE CRÉBILLON; ou *Coup-d'œil général sur ses principales Tragédies*, 303

PARALLELE *de Messieurs* RACINE, CRÉBILLON *&* VOLTAIRE; *par M.* D'AÇARQ, 317

REMARQUES GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES, *sur quelques Vers des Tragédies de* M. DE CRÉBILLON; *par M.* D'AÇARQ, 321

ÉPITAPHE DE M. DE CRÉBILLON, 325

PRÉFACE.

LE Genre Tragique abſorbe, parmi nous, tout autre genre de Littérature; l'éclat qui en réſulte éblouit une foule d'aſpirans, & dérobe à leur vue les précipices qui environnent cette carriere. De-là tant d'eſſais prématurés, tant d'efforts impuiſſans, tant de chûtes réitérées. Il faut l'avouer, la gloire attachée à cette ſorte de triomphe eſt bien propre à faire des ambitieux & des téméraires. Quelques Tragédies d'un ordre ſupérieur ſuffiſent pour acquérir à leur Auteur le titre de grand-homme; mais quatre ouvrages de cet ordre ſont quelquefois le fruit de ſoixante ans de travaux. Le Théâtre de M. de Crébillon en eſt un exemple, qui appuie ce raiſonnement.

Ce célebre Tragique ne paroît pas avoir eu d'autre ambition, que de ſacrifier à Melpomene. Elle eut les prémices de ſon génie; & depuis elle a occupé tous ſes inſtans. *Idoménée* fut ſon coup d'eſſai. Il annonça dès-lors ce que l'Auteur devoit être un jour. On y reſpire déja cette ſombre terreur qui caractériſa depuis toutes les Tragédies de M. de Crébillon. La deſcription qu'*Idoménée* fait de la tempête

qui occasionna son vœu inspiré, est pleine d'énergie, & peut-être trop poétique.

. . . . . .
. . . . . Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond, jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrâsés agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
. . . . . .
Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, & rends nous au rivage.
Le premier des sujets rencontré par son roi,
A Neptune immolé satisfera pour moi.....
. . . . . .
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris;
J'en approche en tremblant... hélas! c'étoit mon fils...

La nécessité d'accomplir ce vœu barbare, est ce qui forme le nœud de la Piece; mais la rivalité d'*Idomenée* & de son fils n'ajoûte rien à la force du sujet. Est-il naturel & vrai-

ſemblable qu'un roi déja vieux parle d'amour à une jeune princeſſe dont il a fait mourir le pere, tandis que lui-même eſt obligé de ſacrifier ſon fils pour ſauver ſon peuple? Il eſt vrai que cette rivalité produit quelques Scenes intéreſſantes : elle fournit à *Idamante* un motif de plus pour ſe tuer lui-même, & c'étoit peut-être la ſeule maniere de dénouer cette Piece. Car de repréſenter *Idoménée* preſſant l'accompliſſement de ſon vœu, c'eût été l'avilir. Une telle cruauté n'eût paſſé que pour foibleſſe. Il n'avoit d'autre parti à prendre, que de ſe dévouer à la place de ſon fils. La mort de ce fils met fin à ſa perplexité ; mais cette mort trop précipitée ne produit que de l'étonnement ; & ce ſujet, au fond ſi tragique, n'inſpire qu'une pitié momentanée : on en ſort moins ému que ſurpris. Quant à la verſification, elle eſt plus forte que brillante ; mais elle eſt animée par cette chaleur que la force produit. Enfin il falloit n'être pas un homme ordinaire, & ſentir ſa force, pour choiſir d'abord un ſujet auſſi difficile à bien traiter. C'eſt Hercule qui dès ſon enfance cherche à combattre les lions.

Atrée & Thyeſte, Tragédie de la plus grande maniere, eſt tirée en partie de Séneque ; mais l'Auteur a bien ſurpaſſé ſon modele. On voit par la Préface qui précede cette piece, qu'elle a eſſuyé quelques critiques. L'Auteur

les combat, sinon avec avantage, du moins avec adresse, & quelquefois avec gaieté. Il s'étonne que, dans un Pays si fertile *en époux maltraités*, *Atrée* ait trouvé si peu de partisans. Ce prince vindicatif se plaint, dans cette Tragédie, d'avoir vu *Thyeste* lui enlever *Ærope* à l'autel même où il venoit de l'épouser. M. de Crébillon s'applaudit encore, dans sa Préface, d'avoir imaginé cet enlevement subit, & d'avoir par-là mis *Atrée* dans le cas du Héros de *la Coupe enchantée :*

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point?

Quoi qu'il en soit, il étoit résulté des suites de cet enlevement un fils élevé par les soins d'*Atrée* : c'est lui qu'il destinoit à remplir sa vengeance. Il veut obliger *Plisthène* (c'est le nom de ce fils) à immoler son pere qu'il ne connoit pas. C'est ici que la Piece commence. *Thyeste* & sa fille, jetés dans l'isle d'*Eubée* par une tempête, ouvrent le second Acte; & les projets qu'ils forment pour échapper aux regards d'*Atrée*, amenent ce fameux songe de *Thyeste.*

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-temps errer, &c.

Ce morceau eſt d'une force que rien n'a peut-être encore ſurpaſſé dans notre langue. Il eſt ſuivi de la reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte*, tableau terrible, & dont la Scene Françoiſe offre aſſez peu d'exemples. La Scene Angloiſe en offre encore moins qui égalent l'inſtant où *Atrée* veut faire boire à *Thyeſte* le ſang de ſon propre fils. On peut même dire que cette ſituation conduit juſqu'à l'horreur; & c'eſt manquer le but que de le paſſer. Malgré ce défaut, quel qu'il ſoit, on lira toujours cette Piece avec admiration. Le ton mâle & ſoutenu qui y regne, ſa marche ferme & rapide, la nouveauté des penſées, la force de l'expreſſion, tout concourt à placer cette Tragédie au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle prouve qu'un ouvrage de génie peut quelquefois ne réuſſir que médiocrement au Théâtre, comme tant d'autres Pieces ont fait voir qu'on pouvoit y être applaudi quelquefois ſans aucun effort de génie.

Les meilleurs ouvrages d'un Auteur ſont preſque toujours voiſins de ſes premieres productions. *Electre* ſuivit *Atrée*. Ce ſujet, traité par Sophocle, l'a ſouvent été parmi nous. Dès 1537, Baïf prétendoit avoir traduit la Piece du Poëte Grec, *ligne pour ligne*, *vers pour vers*, *en rimes Françoiſes*. Pradon a fait auſſi une *Electre* à ſa maniere; & depuis celle de M. de Crébillon, ce ſujet a été

remanié jusqu'à trois fois : d'abord par Longepierre, en 1719, avec peu de succès ; par le Baron de Walef, dont la Piece n'a pas été jouée ; & en dernier lieu par M. de Voltaire, sous le titre d'*Oreste*. L'*Electre* de M. de Crébillon n'a point succombé sous les efforts de tant de rivales. Elle reparoît souvent sur la scene avec la même fierté & les mêmes applaudissemens. Le personnage d'*Electre* est intéressant ; celui d'*Oreste*, qui s'ignore longtemps lui-même, a dû paroître neuf au Théâtre ; celui de *Palamede*, absolument d'invention, est marqué au coin du génie de l'Auteur. Rien encore de plus touchant que la reconnoissance d'*Electre* & de son frere, ni de mieux peint que les fureurs de ce dernier. On reproche à cette Tragédie trop de complication, un amour épisodique, des descriptions qui tiennent de l'Epopée, quelques vers durs, quelques expressions impropres. Il est bien difficile que, parmi tant d'objections, il n'y en ait pas quelques-unes de vraies ; mais n'y en eût-il aucune de fausse, il resteroit encore assez de mérite à la Piece, pour justifier ses admirateurs. Ce mérite, c'est le génie qu'on y découvre, & qui donne du prix aux défauts mêmes.

La nouveauté des situations & des caracteres, la force des pensées & de l'expression, placeront dans tous les temps la Tragédie de *Rhadamisthe & Zénobie* au rang des chef-

d'œuvres dramatiques. Elle parut au Théâtre avec un éclat qui ne s'eſt point démenti, & qui ſemble s'accroître. Le ſujet en eſt terrible, & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve encore une reconnoiſſance, reſſource aujourd'hui fort uſée, mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs, la reconnoiſſance de *Rhadamiſthe* & de *Zénobie* eſt d'une eſpece unique : elle eſt de plus amenée avec art, & traitée avec chaleur. L'amour d'*Arſame* eſt beaucoup plus froid, & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à *Zénobie* dans le quatrième Acte, cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ôſe croire que, ſi *Zénobie* eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée, ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la Piece. Elles euſſent été différentes de celles qui exiſtent; mais je doute qu'elles euſſent été inférieures. On a trouvé l'expoſition de cette Tragédie un peu obſcure, quoique répétée au ſecond Acte. Peut-être auſſi le caractere de *Rhadamiſthe* ſort-il un peu de la nature. Il eſt du moins aſſez rare de voir un amant poignarder ce qu'il aime, uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mais on n'a pas encore preſcrit des bornes aux fureurs de l'amour : elles peuvent donc s'étendre auſſi loin qu'un Auteur le veut dans un Roman ou dans une Tragédie. Il ne faut pas non plus

enviſager un perſonnage tragique comme un homme ordinaire. C'eſt une figure dont les traits doivent être groſſis pour être vus de loin.

Le ſujet de *Sémiramis* offroit au génie de M. de Crébillon une carriere auſſi vaſte que les précédentes : il pouvoit s'y déployer à ſon gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? On ne le diſtingue que par intervalles. Cependant on le reconnoît. *Sémiramis* conſerve ici ſon vrai caractere, à quelques remords près : ils ne ſeroient point ſuperflus, s'ils produiſoient quelqu'effet digne d'eux. Mais elle n'étouffe pas même ſon amour, après avoir été inſtruite que c'eſt ſon fils qu'elle aime. Il lui échappe, entr'autres, ces quatre vers, qui méritent d'être cités & retenus :

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, ſi généreux, ſi digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage ?

M. de Voltaire, qui a traité le même ſujet, donne auſſi des remords à *Sémiramis*. Ils ſont plus multipliés, plus violens, peut-être encore mieux exprimés. Ils rendent cette reine plus intéreſſante à nos yeux, mais en même-temps plus foible. Dans les deux Pieces, *Ni-*

nias s'ignore long-temps lui-même, & doit s'ignorer. Il eſt grand dans l'une & dans l'autre. Le Mage *Oſroës* de M. de Voltaire, & le *Bélus* de M. de Crébillon, préſentent le même fond de caractere : tous deux veulent venger *Ninus ;* mais le premier comme Miniſtre des Dieux, & chargé de faire exécuter leurs décrets ; le ſecond uniquement parce qu'il hait le crime. Ce dernier intéreſſeroit plus que l'autre, ſi tous deux ne vouloient pas venger un forfait par un crime. M. de Crébillon, que les évènemens terribles n'effraient pas pour l'ordinaire, a toutefois craint de faire périr *Sémiramis* par les mains de ſon fils : elle ſe tue elle-même dans ſa Piece. M. de Voltaire a fait ce que n'avoit oſé faire M. de Crébillon ; & ſon dénouement, quoiqu'un peu chargé, l'a emporté ſur la ſimplicité de l'autre. J'ignore auſſi pourquoi M. de Crébillon fait deſcendre *Sémiramis* du ſang des Dieux. On ſait qu'elle étoit femme d'un ſimple officier de *Ninus*, avant que d'épouſer ce roi. *Bélus*, frere de cette reine, eſt donc peu fondé à rejeter avec mépris l'alliance d'*Agénor*, qui n'eſt pas encore connu pour *Ninias*. Mais il faut laiſſer aux Poëtes ces ſortes de libertés : heureux encore s'ils n'en prennent pas de plus grandes. Un Poëte agit comme le ſculpteur d'Horace, qui, du tronc d'un arbre, fait un banc ou un Dieu.

Voici une Tragédie où la seule grandeur d'âme intéresse, & triomphe à la fin; c'est *Pyrrhus*. M. de Crébillon a sans doute voulu prouver qu'il pouvoit, comme un autre, regner sur la Scène sans l'ensanglanter. *Glaucias*, roi d'Illyrie, à qui l'enfance & les jours de *Pyrrhus* ont été confiés, regarde avec raison ce dépôt comme sacré. Il est prêt à voir périr son propre fils, plutôt que de livrer *Pyrrhus* à *Néoptolême*, usurpateur du trône de ce prince, & meurtrier de son pere. *Pyrrhus*, qui d'abord se croit fils de *Glaucias*, ayant découvert le contraire, se livre lui-même. Sa fermeté étonne le tyran. Il demande grâce à celui qu'il vouloit & pouvoit faire périr. Sa fille, que *Pyrrhus* aime, est le gage de cette réconciliation. Voici comment *Pyrrhus* la motive :

Puisqu'un seul repentir peut désarmer les Dieux,
Un mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Il y a un grand art dans la conduite de cette Tragédie, & beaucoup de noblesse dans les caracteres de *Glaucias*, de *Pyrrhus*, & même d'*Illyrus*. Cette Piece, en un mot, est le triomphe de la vertu. Il semble que l'Auteur ait voulu par elle se disculper d'avoir fait *Atrée*.

La Tragédie de *Xerxès* réussit peu. Ce n'est pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits

dignes de son Auteur ; mais l'excessive crédulité de *Xerxès* ne devoit pas moins révolter les spectateurs, que l'extrême scélératesse d'*Artaban*. Tout l'intérêt tombe sur *Darius* dépouillé de ses droits par son frere, & accusé d'un parricide par celui-là même qui en est coupable. *Artaxerxe*, à son tour aussi crédule que *Xerxès*, ne donne point à *Darius* le temps de s'expliquer. Il ordonne que le Conseil s'assemble pour juger son frere, tandis que ce frere impute le crime à son accusateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre ; mais *Darius* est condamné sans être entendu. Le dénouement qui sauve ce prince ne me paroît ni suffisamment préparé, ni suffisamment éclairci. Il faut, pour justifier *Darius*, s'en rapporter à *Tissapherne*, de même que, pour le croire coupable, il n'avoit fallu ne consulter qu'*Artaban*.

Peut-être est-ce à la chûte de *Xerxès* qu'il faut imputer le silence de plus de trente années, que garda M. de Crébillon. Peut-être aussi ne vouloit-il plus compromettre une gloire si légitimement acquise. Ce ne fut que pour obéir aux ordres du Roi, son auguste bienfaiteur, qu'il consentit à donner au Théâtre la Tragédie de *Catilina*, commencée depuis tant d'années. On y retrouve toute l'énergie des autres productions de l'Auteur, & des beautés dans un genre qui leur est étranger. Du reste, il faut

l'avouer, le sujet est peu théâtral. M. de Crébillon n'avoit qu'un de ces deux partis à prendre ; d'intéresser pour Rome, ou pour *Catilina*. Mais si l'on ne prend nul intérêt à un scélérat, on n'en prend guère davantage à tout un peuple : une compassion trop divisée s'affoiblit ; il lui faut un objet déterminé, dont le péril soit certain, la personne illustre, le caractere vertueux, sans toutefois que cette vertu soit incompatible avec certaine foiblesse. Tout ce que M. de Crébillon pouvoit espérer dans la Tragédie de *Catilina*, étoit d'occuper l'esprit du spectateur : il y est parvenu ; il a donc réussi. Mais si l'on cherche de la gradation dans cette Tragédie, il faut remonter du cinquième Acte au premier, qui est le plus fort de tous. On a beaucoup applaudi dans le temps au caractere du grand-prêtre *Probus*, & à celui de l'ambassadeur Gaulois, & non à la maniere dont *Cicéron* & le sénat sont avilis. Il le falloit, dira-t-on, pour conserver à *Catilina* une supériorité nécessaire. Je répondrai qu'il falloit faire choix d'un personnage assez grand, pour paroître tel sans avoir besoin de l'avilissement des autres.

La Tragédie de *Catilina* est dédiée à une protectrice généreuse, à qui les arts étoient également chers & familiers. « Et qui ne sait » pas, lui dit M. de Crébillon, les soins que » vous avez daigné vous donner pour retirer des

» ténebres un homme abſolument oublié » ? Eſt-ce l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamiſthe* qui parle ? Plus un tel oubli eſt honteux pour notre ſiecle, plus la main qui en a retiré un grand-homme en recueille de gloire.

Le dernier Ouvrage de M. de Crébillon eſt la Tragédie du *Triumvirat*. Elle eſt dans le même genre que la précédente, & elle la ſuivit d'aſſez près. L'Auteur nous apprend qu'il avoit quatre-vingt-un ans lorſqu'il la compoſa. Cette époque eſt digne de remarque, & me fournit une raiſon d'appuyer un peu plus ſur cette Piece. J'en citerai même quelques morceaux qui prouveront que le grand âge du Poëte n'a point glacé ſa verve. Il ſemble au ſurplus qu'il ait voulu, dans cette Tragédie, réparer la gloire de *Cicéron*. Il le fait agir & parler avec une grandeur d'ame qu'il n'avoit point manifeſtée dans *Catilina*. C'eſt qu'en effet il fut beaucoup plus grand à ſa mort, que dans tout le cours de ſa vie ; c'eſt qu'ici le péril le regarde perſonnellement ; que lui ſeul fixe notre attention ; en un mot qu'il réunit le principal intérêt, trop diviſé lorſqu'il s'agit du péril de toute une république. Il juſtifie lui-même, par ces vers, les différens caracteres que des circonſtances différentes lui firent adopter :

Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,

Je laissai de Sylla triompher l'insolence.
Le respect sur César m'imposa le silence ;
Et ce même César prouve que la douceur
Peut, ainsi que la gloire, habiter un grand cœur.
Quand par des soins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les désordres présens, ma mort & mes revers,
Vont me justifier aux yeux de l'Univers.

Plus loin il ajoûte & s'écrie, après avoir refusé un asyle :

Dieu puissant des Romains, indomptable Génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

Le caractere d'*Octave* est supérieurement développé dans cette Tragédie : celui de *Tullie* nous retrace toute la fermeté, toute la hauteur d'une Romaine. Il n'y a peut-être que son amour pour le faux *Clodomir* qui étonne, puisqu'elle ne croit voir d'abord dans le fils de *Pompée*, qu'un chef des Gaulois. Ce *Clodomir* intéresseroit lui-même davantage, si sa présence amenoit quelqu'évènement remarquable. Mais son rôle se termine par une fuite qui laisse & *Tullie* & son pere au pouvoir de leurs ennemis. On en peut dire autant de la courte apparition de *Lépide*. J'ai admiré la

réponſe que *Tullie* fait à ce foible Triumvir, prêt à s'échapper de Rome :

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mere?
Demeurez, imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir;
Son honneur eſt de vaincre; & vaincu de mourir.

J'ajouterai à ce paſſage le tableau de la proſcription où Rome eſt livrée : c'eſt *Clodomir* qui parle :

Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere :
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des eſclaves traîner leurs maîtres expirans.
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haîne & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans.
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans,

Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'eſt le dernier jour de la Nature entiere.

Il faut avouer que ces traits n'ont rien qui décele un Poëte octogénaire : c'eſt du moins la vieilleſſe vigoureuſe de Sophocle. Autre point de reſſemblance entre le Poëte Grec & le Poëte François : le premier ſe plaignoit de l'injuſtice de ſon fils ; le ſecond de celle de la cabale : &, il faut en convenir, il n'y eut pas moins d'ingratitude dans cette cabale, que dans le fils de Sophocle.

On a joint aux Ouvrages dramatiques de M. de Crébillon, ſon remerciement à l'Académie : il eſt en vers ; & c'étoit alors une nouveauté. C'eſt une méthode que d'autres ont ſuivie depuis, & qui ne conſiſte qu'à répéter en vers, ce qu'on a dit tant de fois en proſe.

L'Eloge, auſſi en vers, du Maréchal de Villars, fut prononcé à l'Académie par M. de Crébillon, peu de temps après la mort du grand-homme qu'il célebre. Un tel devoir méritoit d'y paſſer en uſage. Il ſeroit également digne de l'Académie, de préſerver notre langue de toute corruption, & de ſauver de grands noms de l'oubli.

La maladie qui arrêta dans ſa courſe un Monarque victorieux, & ſembloit vouloir priver la France du meilleur des Rois, fit preſque

éclorre autant de vers, qu'elle avoit fait verser de larmes & naître de vœux. Tout devint poëte lorsqu'on cessa de craindre, comme tout avoit été citoyen lorsqu'on craignoit. M. de Crébillon rappela lui-même tout le feu de ses jeunes années. A peine s'apperçoit-on que le chantre a deux fois l'âge du héros.

Tels sont les Ouvrages que renferme la derniere Edition de ce Poëte célebre. Leur nombre, assez limité, m'a permis une discussion un peu étendue. Ces observations n'ont point été dictées par aucun desir de diminuer le mérite de ce grand-homme. Il est peu de nos chef-d'œuvres dans tous les genres, qui ne soient susceptibles d'une critique raisonnable. Ils ont des côtés foibles qu'elle doit désigner, parce qu'ils sont presque toujours les seuls qu'on imite. Loin de chercher à avilir ceux qui cultivent les Lettres avec distinction, je n'aspire qu'à rendre & les Lettres & eux-mêmes respectables. J'abhorre, je mépriſe encore plus ce ton ridiculement destructeur qui, ennemi des talens reconnus, cherche sur-tout à décourager ceux qui ne font que de naître. Je reviens à M. de Crébillon. Borné, peut-être volontairement, à suivre une seule carriere, il y trouva encore bien des obstacles: Corneille & Racine l'avoient devancé. Ils avoient enlevé tous les suffrages; & c'étoit beaucoup que d'oser suivre leurs traces: mais ce n'étoit point

assez pour lui; il voulut marcher de pair avec eux. Peut être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu; il décide: il projette moins qu'il n'exécute. M. de Crébillon rappela sur la Scene tout le tragique d'Eschy e, avec une régularité de plus, qu'Eschyle ne connut jamais. Son style nerveux n'a ni l'élévation de celui de Corneille, ni l'élégance de celui de Racine. Il préfere les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie; & son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles. En un mot, son génie nous asservit; mais c'est en tyran, à force de nous faire trembler, & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur.

ÉLOGE

HISTORIQUE

DE

M. DE CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de cette Ville, & de Genevieve Cagnard, fille d'un Lieutenant-Général de Beaune. C'eſt donc mal-à-propos que, dans le ſecond volume des *Nouvelles Recherches ſur la France*, on le dit fils d'un Procureur & Notaire de Nuits. Sa famille eſt noble & ancienne : ſon titre primordial exiſte dans le Tréſor des Chartes de la Chambre des Comptes de Dijon. On y trouve que, l'an 1442, Philippe-le-Bon ennoblit tout-à-la-fois deux freres Jolyot pour ſervices militaires. On ne connoît en Bourgogne d'autre Jolyot, que ceux dont ſortoit M. de Crébillon.

On ignore le détail de ſes premieres années; on ſait ſeulement qu'il fit ſes humanités au Collége des Jéſuites de Dijon, & ſon Droit à Beſançon. M. l'Abbé d'Olivet racontoit que, parlant avec M. de Crébillon de leurs premieres claſſes, il lui dit que les Jéſuites avoient coutume d'exprimer par des épithetes, ſur la liſte de leurs Ecoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes & mauvaiſes qualités. M. de Crébillon parut curieux de ſavoir quelles épithetes on lui avoit données. M. l'Abbé d'Olivet lui propoſa, pour ſatisfaire ſa curioſité, d'écrire au célebre P. Oudin à Dijon: M. de Crébillon y conſentit. Le P. Oudin conſulta les catalogues. Après Proſper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots: *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo:* Enfant plein d'eſprit, mais un franc poliſſon. Le P. Oudin l'écrivit à M. l'Abbé d'Olivet, qui lut la réponſe du Jéſuite en pleine Académie, avant que la Séance commençât. M. de Crébillon éclata de rire à la derniere qualification; il étoit enchanté de cette découverte, & la racontoit à tout le monde.

Après ſes études de Droit, il fut reçu Avocat au Parlement. Son pere qui vouloit lui faire

avoir ſa Charge, le mit à Paris chez un Procureur, pour y prendre quelque connoiſſance de la pratique du Barreau. Né avec des paſſions fort vives, M. de Crébillon n'entra point dans ſes vues; & le Procureur étoit l'homme du monde qu'il voyoit le moins. C'étoit cependant un homme d'eſprit, fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adreſſé une Epître.

Un jour que le haſard les fit trouver enſemble, la converſation tomba ſur les Spectacles, qu'ils aimoient beaucoup l'un & l'autre. Par les traits qui échapperent au jeune homme, & le génie qu'il développa, le Procureur jugea que la Nature l'avoit diſpoſé au genre Tragique, & lui conſeilla d'entreprendre une Tragédie. M. de Crébillon, qui n'avoit d'autres garans de ſon talent pour la Poéſie, que quelques Chanſons qu'il ne priſoit guère, ſe révolta d'abord contre cette propoſition; mais le Procureur vint à bout de le perſuader; & le Poëte choiſit pour ſon coup d'eſſai, le ſujet de la mort des enfans de Brutus. Il préſenta la Piece aux Comédiens, qui la refuſerent; &, pour ne rien diſſimuler, non-ſeulement elle n'étoit pas bonne, mais quoiqu'on y découvrît aſſez de talent pour la verſification, elle n'annonçoit pas que ſon

Auteur pût devenir un jour un très-grand Poëte. Cette Tragédie existoit encore il y a trente ans: le hasard la lui ayant fait rencontrer sous la main, il la brûla.

Désespéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des Comédiens, M. de Crébillon ne rentra chez son Procureur, que pour se plaindre, & jura de ne faire de vers de sa vie. Prieur essuya d'abord le premier feu; puis aidé de l'impulsion secrette qui portoit ce Poëte vers le Théâtre, il le ramena insensiblement à commencer une autre Piece: ce fut *Idoménée*, représentée pour la premiere fois le 29 Décembre 1705, & reçue assez favorablement. Le dernier Acte cependant ne fut pas goûté à la premiere représentation; M. de Crébillon en fit un autre, qui fut composé, appris & joué en cinq jours; c'est l'Acte qui est resté.

On ne peut nier que cette Piece n'eût des beautés, quoiqu'elle ne décelât pas encore l'Auteur d'*Atrée* ni de *Rhadamisthe*. Mais M. de Crébillon, en y travaillant, connut son génie, que jusques-là il sembloit avoir ignoré. On se souvient de lui avoir entendu dire qu'en composant la Tragédie d'*Idoménée*, l'idée lui vint de faire celle d'*Atrée*, & qu'il fut tenté de quitter l'une pour l'autre.

Il donna *Atrée* en 1707. Ce ſujet eſt ſi terrible, & le caractere d'*Atrée* ſi fièrement deſſiné, que l'on trouva cette Piece un peu trop tragique. On ne la joue jamais ſans voir regner parmi les Spectateurs un certain ſilence, qui annonce la force de l'impreſſion qu'elle fait ſur eux. Malgré toutes les critiques du temps, elle commença dès-lors la grande célébrité de ſon Auteur : il fut décidé qu'il avoit un genre à lui ; & c'étoit beaucoup ſans doute, pour un homme qui venoit après Corneille & Racine.

On croit ne devoir pas omettre que ſon Procureur, alors fort malade, ſe fit porter à la premiere repréſentation d'*Atrée ;* & que M. de Crébillon étant allé le voir dans ſa loge, à la fin du Spectacle, Prieur lui dit en l'embraſſant : « Je meurs content ; je vous ai fait Poëte, & » je laiſſe un homme à la Nation ».

Melchior Jolyot n'étoit pas auſſi ſatisfait que Prieur, de ce que ſon fils étoit Poëte. Dès *Idoménée*, il en avoit marqué ſon mécontentement ; & le ſuccès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené ſur cet article. Le pere & le fils ſe brouillerent donc ; mais ce qui, ſelon toute apparence, contribua encore plus à entretenir cette déſunion, c'eſt que Melchior, ayant

perdu sa femme, s'étoit remarié; & ce second mariage avoit fort déplu à son fils. D'ailleurs, M. de Crébillon, né avec peu d'ordre dans ses affaires, & beaucoup de goût pour la dépense, avoit fait en Bourgogne différens voyages très-onéreux à son pere : toutes ces causes réunies entretinrent la mésintelligence ; & une derniere circonstance acheva de les brouiller. Sans consulter son pere, M. de Crébillon venoit de contracter un mariage contre son gré ; il avoit épousé Charlotte Péaget, fille d'un Apothicaire de Paris, dont il avoit été vivement épris. Cet amour & la vertu de Charlotte l'emporterent sur toute autre considération ; mais le pere, outré de cette alliance, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus à la Poésie : il donna *Electre* en 1708.

Cette Tragédie, malgré ses critiques & même ses défauts, augmenta la gloire & la célébrité de l'Auteur. Despréaux y blâmoit le double amour d'*Oreste* & d'*Electre* : mais ce défaut avoit donné lieu à tant d'intérêt & de chaleur ; il avoit produit un si beau caractere (celui de *Palamede*), une scene si noble, si pathétique au quatriéme Acte, que le Poëte le laissa subsister. La rigueur du froid, pendant le grand

grand hiver de l'année 1709, ayant obligé les Comédiens d'interrompre les représentations d'*Electre*, & de fermer leur Théâtre, ils jouerent cette Tragédie dans le Foyer, pour M. le Prince de Conti & quantité de Seigneurs qui ne l'avoient pas encore vu représenter.

Sur la fin de l'année 1707, M. de Crébillon perdit son pere. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation, mais ce qui restoit fut vendu, ou mis en décret. Pendant le séjour que notre Poëte fit alors à Dijon, il composa son *Electre*. On peut remarquer, à cette occasion, qu'il aimoit beaucoup sa patrie, savoit très-bien le patois Bourguignon, connu par les Noëls de la Monnoie, se plaisoit à le parler, & ne l'a jamais oublié.

La perte de sa fortune ne fut pour lui qu'une raison de plus de chercher des ressources dans ses talens. Il donna *Rhadamisthe* en 1711. Le caractere singulier du premier personnage de cette Piece, la noblesse du rôle de *Zénobie*, la férocité noble & soutenue du caractere de *Pharasmane*, la force & la majesté de la plupart des vers, la firent recevoir avec transport. Les Comédiens ayant été forcés de la

ſuſpendre, à cauſe de la mort de MONSEIGNEUR, arrivée dans le cours des repréſentations, cette interruption, contre l'ordinaire, ne fit aucun tort à l'ouvrage : il jouït d'un des ſuccès les plus éclatans & les plus ſoutenus qu'on eût jamais vus au Théâtre. Le temps n'a rien diminué de cette eſtime ; & l'Auteur n'exiſtant plus, on a lieu de croire qu'on lui rendra encore plus de juſtice.

Juſques-là les Pieces de M. de Crébillon, ainſi qu'on peut en juger par l'ordre de leurs dates, s'étoient aſſez rapidement ſuccédées ; ce qui prouve une très-grande facilité. Mais ce Poëte aimoit le plaiſir ; & ſes ſuccès l'avoient jeté dans le plus grand monde. Il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ſes fenêtres en plein jour, & d'allumer des bougies, ne l'ont pas connu. Il eſt vrai que quelquefois, en compoſant, il s'agitoit & ſe promenoit avec vivacité. On raconte que Duvernet, célebre Anatomiſte, logeant au Jardin du Roi, dont M. de Crébillon recherchoit la ſolitude, lui avoit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le Poëte travailloit à ſon *Rhadamiſthe*. Croyant

n'être vu de perſonne, il avoit quitté ſon habit, & poſſédé de ſa verve, marchoit à pas inégaux & précipités, & pouſſoit des cris effroyables. Un Jardinier, qui l'obſervoit, perſuadé que cet Auteur, qu'il ne connoiſſoit pas, étoit ou un inſenſé, ou un homme chargé de quelque mauvaiſe affaire, alla ſur le champ avertir Duvernet. Celui-ci accourut auſſi-tôt, & rit beaucoup de la mépriſe du Jardinier.

Il eût été à deſirer, & pour le Public & pour lui-même, que, moins indulgent au feu de ſon génie, M. de Crébillon eût eu plus de goût pour corriger ſes Ouvrages : mais ſon averſion à cet égard étoit inſurmontable ; & preſque toutes ſes Pieces, & ſur-tout ſes plus belles Scenes, ſont toutes de ce qu'on appelle le premier feu. Né pour les choſes de génie, il ne pouvoit plier ſon eſprit au froid de la correction, & ſe contentoit plus volontiers de ce que la Nature lui offroit ſans peine. L'éclatant ſuccès de *Rhadamiſthe* le fit dès-lors nommer, par le Public, avec Corneille & Racine ; & cette célébrité lui procura de très-utiles amis. Tel fut, entr'autres, feu M. le Baron Hoguer. Dans le poſte qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à M. de Crébillon une fortune auſſi

ſolide que brillante, ſi ce grand Poëte eût jamais pu ſonger à l'avenir. Feu Monſeigneur le Régent lui-même, qui l'honoroit de ſa bonté ; Meſſieurs Pâris, d'autres perſonnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La Tragédie de *Xerxès* parut en 1714, & ne fut jouée qu'une fois. Ce n'étoit pas que M. de Crébillon eût eſſuyé un de ces échecs humilians qui ne permettent pas à une Piece de reparoître. Celle-ci fut, par intervalles, fort applaudie ; mais ces applaudiſſemens tomberent plus ſur certains détails, que ſur le fond même de l'Ouvrage. La foibleſſe du caractere de *Xerxès* déplut, & effectivement devoit déplaire : la noire ſcélérateſſe d'*Artaban*, peut-être pas aſſez bien voilée, une fable froide & mal tiſſue, firent tomber cette Tragédie. Elle porte tout-à-la-fois l'empreinte des talens de ſon Auteur, & du tort que leur faiſoit ſa négligence. On y trouve cependant des traits de force & de génie, qui n'empêcherent pas l'Auteur de la retirer ſur le champ. Les Comédiens voulurent en continuer les repréſentations, & la firent afficher pour le ſurlendemain. L'aſſemblée fut nombreuſe ; mais M. de Crébillon fut inexorable. Il n'a fait imprimer cette Piece qu'en

même temps que *Catilina*, & telle exactement qu'elle avoit paru au Théâtre. Les beautés qu'il y reconnoissoit lui-même auroient, ce semble, dû l'engager à en corriger les défauts, dont il convenoit également.

En 1715, l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* fut pourvu de l'Office de Receveur ancien & mi-triennal des Amendes de la Cour-des-Aides, & en jouït jusqu'en 1721, que cet Office fut supprimé. M. de Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un récépissé de 57000 livres, avec lequel cette Charge lui avoit été rembourſée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits; & alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au Système, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets; mais également incapable de les garder, ou de s'en faire des rentes, il les fondit peu-à-peu; & rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

Sémiramis parut en 1717. Cette Piece, mieux conduite que *Xerxès*, ne fut pas cependant extrêmement goûtée. Ce n'est pas que dans nombre de Scenes, on ne retrouve cette

touche forte qui caractériſe ſon Auteur ; mais le ſujet étoit froid, & ſuſceptible de peu d'intérêt. M. de Crébillon ne put donc mettre que dans les détails cette chaleur, cette dignité mâle, qu'on trouve dans ſes autres Ouvrages.

Avant que de compoſer cette derniere Piece, le Poëte avoit eu l'idée de la Tragédie de Cromwel ; mais il n'en a jamais fait que la premiere Scene, & la harangue de Cromwel, en préſentant l'infortuné Charles I au Parlement pour être jugé. Dans la courte Préface que M. de Crébillon a miſe à la tête de ſon *Triumvirat*, il ſe plaint avec juſtice de ce qu'on l'avoit accuſé d'avoir fait entrer, dans cette Tragédie, différens morceaux de celle de Cromwel : aucun de ces morceaux ne pouvoit, de quelque façon que ce fût, y être placé. Peu de jours avant ſa mort, il les récita à quelques perſonnes ; & comme on deſiroit de les écrire ſous ſa dictée, il remit la choſe à une autre fois. Jamais depuis, quelques efforts qu'on ait faits, on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau. Heureuſement on en a retenu quelques fragmens, qui ſont de la plus grande beauté. On a prétendu que M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit défendu à notre Poëte de con-

tinuer cette Tragédie. N'eſt-ce pas plutôt la difficulté de mettre ſur notre Théâtre un ſujet ſi atroce, qui en a fait abandonner le travail ?

Piqué du reproche qu'on lui faiſoit de ne pouvoir être que cruel, M. de Crébillon ſe mit à compoſer une Piece où aucun de ſes Héros ne mourût : c'eſt la Tragédie de *Pyrrhus*, à laquelle il employa plus de cinq années, & qu'il n'auroit peut-être jamais finie, ſans M. Pâris l'aîné, à qui depuis il la dédia. Elle parut en 1726, à la rentrée du Théâtre, & fut extrêmement applaudie. A la cruauté près, on y retrouva toujours M. de Crébillon.

Ce fut durant les repréſentations de cette Piece, que notre Poëte commença ſon *Catilina*. Le premier Acte fut fait en moins de ſix ſemaines ; mais tant de raiſons différentes ſuſpendirent depuis le feu de ce grand génie, que la Tragédie ne parut que vingt-deux ans après, c'eſt-à-dire, à la fin de 1748.

Au mois de Septembre de l'année 1731, M. de Crébillon fut reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. de la Faye, & deſira de faire en vers ſon remerciement. Quoique ce fût une choſe abſolument nouvelle, l'Académie voulut bien y conſentir ; & ſon diſcours fut

généralement applaudi. Enſuite le Récipiendaire récita le premier Acte de ſon *Catilina*, que l'aſſemblée écouta avec une ſorte de tranſport. C'étoit un garant aſſuré de celui que cet Ouvrage produiroit au Théâtre.

En 1735, M. de Crébillon, déja nommé Cenſeur Royal, le fut auſſi pour la Police. M. le Comte de Clermont, Prince auſſi connu par ſon goût pour les Arts & par ſon humanité, que par l'éclat de ſa naiſſance, lui avoit donné un logement dans le Palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors. Ce même Prince a daigné, juſqu'aux derniers momens de M. de Crébillon, l'honorer de ſa bienveillance & de ſes bienfaits.

Cependant un des plus grands hommes de la Nation languiſſoit dans une obſcurité peu éloignée de l'indigence. Peut être étoit-ce de ſa faute; car il étoit très-timide, quand il s'agiſſoit de demander. Sans être né ſauvage, ce grand Poëte aimoit la ſolitude; & des goûts aſſez bizarres la lui rendoient encore plus chere. D'ailleurs, il ne pouvoit pas ſuivre une affaire, quelque légere qu'elle fût. Avec cette négligence, & une ſorte de crainte de ſe montrer, comment améliorer ſa fortune? On l'avoit

traîné dans le fond du Marais, où il n'avoit aucune connoiſſance. Au milieu de l'eſpece d'oubli du monde & de lui-même, il travailloit de temps en temps à ſa Tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour, ſi Madame la Marquiſe de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une Muſe qui paroiſſoit totalement éteinte. On a connu ſon goût pour les Arts, & l'éclatante protection qu'elle leur accordoit. Le deſir qu'elle marqua à M. de Crébillon de lui voir finir ſon *Catilina*, & les encouragemens de toute eſpece qu'elle lui prodigua, le tirerent enfin de ſa léthargie. Il ſe remit à cette Piece, & retrouva tout ſon génie. *Catilina* enfin, mis en état de paroître lorſqu'on ne l'eſpéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le Roi ayant voulu que tous les habits des Acteurs fuſſent à ſes frais. Sa Majeſté avoit donné à M. de Crébillon une penſion de cent piſtoles ſur ſa caſſette, & une place à ſa Bibliotheque; bonheur d'autant plus grand pour un homme de ce caractere, que c'étoit de la main de ſon Roi, qu'il tenoit toute ſa fortune.

Pour peu que l'on connoiſſe le Théâtre, on conviendra que le ſujet de *Catilina* eſt un

de ceux qui promettent plus qu'ils ne rendent ; mais nous n'en devons pas moins avouer que M. de Crébillon l'auroit traité avec plus d'avantage, ſi le principal objet de cette Piece eût été Rome miſe en danger par la fureur de *Catilina*, & ſauvée par les ſoins & la vigilance de Cicéron. Mais alors *Catilina* auroit été néceſſairement en ſous-ordre ; & ce fut à quoi l'Auteur ne put jamais conſentir. Le portrait que Salluſte fait de ce fameux ſcélérat l'avoit gâté. Peut-être même M. de Crébillon a-t-il cru que le caractere audacieux de ce fameux conjuré lui fourniroit des traits plus analogues à ſon génie, plus faits même pour le Théâtre, que le caractere prudent & meſuré du Conſul ; & cela n'eſt pas effectivement ſans probabilité. Le Sénat, Cicéron, tout, juſqu'au ſujet même, fut ſacrifié au rôle de *Catilina*.

Le projet de l'Auteur avoit été de mettre cette Tragédie en ſept Actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans ſon plan beaucoup plus de diſcuſſions politiques, que n'en peut admettre le Théâtre ; & il devoit y avoir auſſi plus d'action. La Scene du ſerment ſur le ſang humain, qui étoit dans ſon premier plan, & auroit été d'un effet

ſi terrible, fut ſupprimée; & c'eſt une perte qu'on ne ſauroit trop regretter. Ce n'étoit pas que l'Auteur ne ſentît tout ce qu'il en pouvoit tirer; mais pour la placer, il auroit fallu retourner tout ſon plan; & c'eſt à quoi il ne put ſe réſoudre.

On n'a guère vu au Théâtre d'aſſemblée plus nombreuſe, & en même temps plus choiſie, que celle qui ſe trouva à la premiere repréſentation de cette Tragédie. La grande célébrité de ſon Auteur, l'idée qu'on s'étoit faite de la Piece par les fragmens qu'on lui en avoit entendu réciter, le temps qu'il avoit mis à la compoſer, ou, pour parler plus juſte, le temps depuis lequel il la promettoit, l'étonnement de la voir finie, ſon grand âge, tout fut pour le Public une raiſon de s'y porter avec la plus grande affluence. Le premier Acte, un des plus beaux qu'il y ait au Théâtre, fut applaudi avec tranſport. *Catilina*, accuſé par une maîtreſſe fiere & jalouſe, ſembloit annoncer un grand intérêt, dont cette Piece, du côté de l'amour, ne paroiſſoit pas ſuſceptible; mais malheureuſement M. de Crébillon ne tira pas du caractere de Fulvie, ni de la ſituation dans laquelle il l'avoit miſe, tout le parti qu'il en

pouvoit tirer. Fulvie disparoît sans aucune bonne raison, pour faire place à des personnages qui, n'étant pas du fond du sujet, n'y peuvent être fort importans. On reprocha aussi à l'Auteur quelques longueurs, qu'on n'y retrouva plus à la seconde représentation. La Piece alors, malgré ses défauts, jouït d'un plein succès, & fut jouée vingt fois de suite. Elle a depuis été reprise avec les mêmes applaudissemens; & l'on ne craint point de dire qu'elle seroit peut-être la plus belle de toutes celles de notre Poëte, s'il y eût mis plus d'action, & que, pour faire de *Catilina* son principal héros, il n'eût pas dégradé ce même Cicéron, à tous égards si supérieur à l'homme auquel il est ici subordonné.

Le dialogue de cette Tragédie est presque par-tout d'une extrême simplicité quant à la partie du style, & rempli en même temps des traits les plus forts, & de la plus grande majesté. Probus, parlant à Fulvie, lui adressoit ces vers, que l'Auteur fut obligé de retrancher, de peur de quelque application :

Vous n'aimâtes jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour, qu'à subjuguer l'amant.

Qu'on vous faſſe regner, tout vous paroîtra juſte ;
Et vous mépriſeriez l'amant le plus auguſte,
S'il ne ſacrifioit au pouvoir de vos yeux
Son honneur, ſon devoir, la juſtice & les Dieux.

Comme c'étoit à Madame de Pompadour que l'on devoit la Tragédie de *Catilina*, ce fut ſous les mêmes auſpices qu'à l'âge de ſoixante-ſeize ans M. de Crébillon commença le *Triumvirat ;* âge où les plus grands hommes ſont éteints. Il ſentoit le tort que dans ſon *Catilina* il avoit fait à Cicéron, & vouloit, diſoit-il, le réparer. Notre Auteur avoit quatre-vingt-un ans, lorſqu'il donna cette Tragédie. Il n'eut pas d'abord à ſe louer de l'accueil que lui fit le Public ; mais dans la ſuite il eut lieu d'en être plus content. Ce ſujet nous ſemble du nombre de ceux qui, offrant plus à l'eſprit qu'au cœur, ne peuvent jamais paroître ſur la Scene avec un certain éclat.

Quoiqu'on ne trouve point dans cette Piece toute la chaleur qui regne dans les autres ouvrages du même Poëte, & que peut-être ce ſoit autant la faute du ſujet, que celle de l'Auteur, on y reconnoît dans mille endroits la main d'un très-grand maître : & n'eſt-ce pas

un très-grand ſujet d'étonnement, que, dans un âge ſi avancé, on conſerve autant de force & de génie qu'en montre encore M. de Crébillon?

Après le *Triumvirat*, il commença une autre Tragédie toute d'imagination : elle devoit être intitulée *Cléomede*. L'Auteur n'a point fait de Piece où les évènemens tragiques ſoient plus accumulés, qu'ils paroiſſoient devoir l'être dans celle-ci..On eût dit qu'en travaillant encore à cet âge, ce grand Poëte vouloit ſe dédommager des années perdues. M. de Crébillon n'a fait que les trois premiers actes de cette Tragédie, qu'une main infidelle & ſervile lui a dérobés quelques jours avant ſa mort. Ceux à qui l'Auteur les avoit communiqués, étoient étonnés de ce que ſon talent lui fourniſſoit encore à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

M. de Crébillon avoit une façon ſinguliere de travailler. Jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ſes Tragédies, ſi l'on en excepte *Xerxès*, qui n'eſt aſſurément pas la mieux conduite. Son génie ne ſouffroit point d'entraves ; & plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ſes Pieces, que lorſqu'il falloit les donner au Théâtre. Quand il préſenta aux Comédiens la Tragédie de *Catilina*, on ſait qu'il la leur

récita toute de mémoire. Si on lui faiſoit quelque critique qu'il crût devoir adopter, l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de ſa tête; il n'y reſtoit plus que ce qu'il y avoit ſubſtitué. Sa mémoire étoit prodigieuſe; jamais il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris. Dans ſes dernieres années même il ſavoit encore très-bien le Latin, quoique depuis la ſortie de ſes claſſes il n'en eût fait que très-peu d'uſage. Il connoiſſoit parfaitement ſes Poëtes; mais on ne s'en appercevoit que quand il y étoit forcé. Il faiſoit grand cas des anciens, & ſpécialement des Grecs, mais ſans aucune eſpece d'idolâtrie, ſachant apprécier ſes modeles & ſes maîtres. On en a la preuve dans ſon *Electre*, dont les beautés ſentent la noble ſimplicité de l'antique, mais ſans affectation, ſans une ſervile imitation. Ce Poëte déſapprouvoit l'abus que nous faiſons de l'amour dans nos Tragédies, & ne l'y trouvoit placé que quand il eſt la cauſe, comme dans celles de Racine, de tous les évènemens. M. de Crébillon ſe reprochoit de n'avoir pas oſé bannir cette paſſion de ſa Tragédie d'*Atrée*. S'il eût pu ſe réſoudre à revenir ſur lui-même, il ne l'y auroit pas laiſſé ſubſiſter.

L'abondance de ſes idées rendant à ce grand-

homme celles des autres peu néceſſaires, il liſoit peu dans ſes dernieres années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Eſpagne*. Quelquefois, au-lieu de ſe perdre dans ſes rêveries, il s'amuſoit à compoſer, dans ſa tête, des Romans à la façon de la Calprenede, dont il eſtimoit les productions; mais comme il n'écrivoit jamais, il n'eſt rien reſté de tout ce que lui offroit alors ſon imagination.

Depuis plus de cinquante ans M. de Crébillon s'étoit adonné à fumer du tabac; & la quantité qu'il en fumoit en un jour, paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu. Comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les perſonnes qui lui accordoient cette liberté; & c'eſt une des plus fortes raiſons qui le faiſoient vivre dans la ſolitude.

M. de Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, & un très-beau caractere de tête, ſur-tout quand il l'avoit nue. C'eſt ainſi que M. de la Tour l'a peint dans un portrait expoſé au Sallon, & ſur lequel M. Lemoyne a fait ſon buſte. M. Aved l'avoit déja peint longtemps auparavant; & c'eſt, de tous les portraits

de ce grand Poëte, celui qui doit frapper le plus, parce qu'il le repréſente tel qu'on le voyoit ordinairement, & que d'ailleurs il eſt fort reſſemblant. Ce portrait a été gravé par le célebre Baléchou. M. de Crébillon avoit les yeux bleus, grands & pleins de feu. Ses ſourcils, quoique blonds, étoient fort marqués. Il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, & même un peu colere, il étoit fort doux; & ceux dont il croyoit avoir le plus à ſe plaindre, rentroient aiſément en grâce auprès de lui. Il étoit très-aiſé à vivre, trop peut-être ſur la fin de ſa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile ſur le choix de ſes ſociétés. Avec l'air ſérieux, & même mélancolique, il avoit de la gaieté, & ſe permettoit des propos très-badins, ou quelque choſe de plus. Mais il haïſſoit l'épigramme; & s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, fortes & nerveuſes. Il mépriſoit la ſatyre. « Jugez à quel point elle » eſt mépriſable, (diſoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un ouvrage de ce genre), » puiſque vous y réuſſiſſez même à votre âge ». Auſſi jamais n'a-t-il écrit contre perſonne; & on

le savoit si bien, qu'en récitant ce vers, dans son Discours à l'Académie,

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

le Public, par des applaudissemens réitérés, confirma la justice que se rendoit M. de Crébillon. On n'a connu de lui, dans le genre de la critique, qu'une espece de Fable en vers Marotiques, contre celles de M. de la Mothe. Cet Ouvrage étoit plein d'imagination, de gaieté & de modération. Mais loin de le destiner à l'impression, l'Auteur ne l'a pas seulement achevé. Il n'a composé que très-peu de ces pieces qu'on appelle *fugitives*. Sa façon de vivre, fort retirée, l'éloignoit encore plus de ces agréables bagatelles, que le genre de son esprit. Il avoit autrefois entrepris un assez grand Ouvrage, intitulé *Maximes pour les Rois*, qui n'a pas non plus été fini. On n'a retrouvé dans ses papiers, ni cet écrit, ni la Fable sur M. de la Mothe, quoique l'un & l'autre existent vraisemblablement.

M. de Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même, & n'a jamais pu supporter la louange en face.

Dans les derniers mois de sa vie, s'étant fait lire ses Ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés, ni les défauts, & se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment & un tact extrêmement sûrs.

Ce grand Poëte n'a jamais connu la jalousie, ni fait plus de cabales contre les autres, que de brigues pour lui-même. Le jour de la premiere représentation de *Catilina*, les Comédiens, craignant un Parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de billets que l'on devoit distribuer. Beaucoup de personnes en sollicitoient d'avance. Un homme attaché de très-près par le sang à M. de Crébillon, lui en demanda pour quelques amis. « Morbleu ! » Monsieur, lui répondit-il, vous savez bien » que je ne veux pas que personne se croye » dans l'obligation de m'applaudir ! Eh ! mon » Dieu ! lui répliqua-t-on, ne craignez rien à » cet égard ; ceux pour qui je vous demande » des billets, ne vous en feront pas plus de » grâce pour les tenir de vos mains ; je puis » vous en répondre. — Puisque cela est, vous » en aurez ».

M. de Crébillon ne faisoit jamais de visites,

& ne comprenoit pas, disoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien non plus n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse, quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la société lui étoient onéreux; mais il avoit l'équité de ne se pas offenser qu'on s'en dispensât à son égard. La dissipation dans laquelle on l'a vu vivre, sur-tout après le succès de *Rhadamisthe*, son silence sur ses propres Ouvrages; son tort dans le monde, fort éloigné de celui de ses écrits; la jalousie, peut-être, de quelques Auteurs moins accueillis du Public, ont fait dire très-long-temps, qu'il n'étoit que le prête-nom de ses Œuvres. Comme on ne pouvoit le attribuer à aucun Auteur connu, ce fut à un Chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les honneurs; & ce Chartreux, disoit-on, étoit un de ses parens. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance. M. de Crébillon ne connoissoit personne aux Chartreux; & son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie. Mais ce grand Poëte n'en éprouva pas moins, pendant quelque temps, que les bruits les plus mal fondés, ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, & adoptés par la sottise. Quand on

e vit reſter ſur *Catilina*, on répandit que le Chartreux étoit mort, & que c'étoit la cauſe du ſilence de M. de Crébillon. Lorſque cette Tragédie parut, on n'eut pas la hardieſſe de reſſuſciter le défunt; & la Piece reſta à ſon véritable Auteur. La maniere dont il parloit de ſon Art, dénotoit un très-grand Poëte tragique. On venoit quelquefois le conſulter ſur des Ouvrages de ce genre. Quand le ſujet étoit mal choiſi, ou déceloit peu de talens, il ſe contentoit d'exhorter l'Auteur à ne pas entrer dans cette carriere. Dans le cas contraire, loin de dire ſimplement ſon avis, il raiſonnoit ſur l'Ouvrage, refondoit même tout le plan, & quelquefois le rendoit tel, qu'il eût fallu avoir ſon génie pour le traiter avec ſuccès. Ce grand-homme s'étoit propoſé de donner des réflexions ſur la Tragédie; & c'eſt une perte pour le Public, que ce projet n'ait pas été exécuté. Mais pour cela, il auroit fallu écrire; & c'étoit une choſe à laquelle on ne pouvoit pas ſe déterminer.

M. de Crébillon, étant Directeur de l'Académie, eut deux fois l'honneur de haranguer Sa Majeſté; la premiere, le 17 Novembre 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes

à la France, & l'autre en 1745. Dans ce deux occasions, il parla au Roi avec une noble assurance ; & quelqu'un lui paroissant étonné de ce que la présence du Monarque ne l'avoit point intimidé : « Eh ! pourquoi, répondit-il » aurois-je été embarrassé de parler à un Prince » qui ne peut faire trembler ses Sujets, que de » la crainte de le perdre » ? Sa Majesté écouta avec une extrême bonté, & les deux Discours prononcés devant elle, & les vers qui les suivirent. On trouve toutes ces Pieces dans l'Edition de ses Œuvres faite au Louvre en 1750, pour le profit de l'Auteur.

Le Roi, sans compter ce bienfait, & d'autres dont on a déja parlé, faisoit à M. de Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, & une pension de 400 livres sur ses Bâtimens. C'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattue depuis pour achever ce superbe Palais. Sa Majesté lui accorda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

M. de Crébillon dormoit peu, & le plus souvent à l'heure où les autres veillent. Il étoit grand mangeur ; mais les alimens les plus simples

& même les plus groſſiers, étoient le plus de ſon goût. On ne pouvoit être couché plus durement, en ce point il auroit pu le diſputer aux Anachoretes mêmes, & l'emporter peut-être ſur eux. On lui connoiſſoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles, & ſur-tout pour la parure : qu'on ſe rappelle ce couplet de Rouſſeau :

Quel briſſant habit, Crébillon, &c.

A la façon dont on l'a vu à ſa mort, on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un ſi grand prix à toutes ces choſes.

Tous les malheureux avoient des droits ſur ſon cœur ; les bêtes mêmes, ſur-tout ſi elles ſouffroient, excitoient ſa commiſération. C'étoit par ce principe, que ſa maiſon étoit remplie de chiens & de chats, dont la figure & les infirmités prouvoient l'excès de ſa compaſſion.

Vingt ans avant ſa mort, M. de Crébillon fut attaqué d'un éréſypele aux jambes. Ce mal ne fut pas regardé comme dangereux, parce qu'il fluoit ; mais on avertit le malade de prendre garde que cette humeur ne ceſsât de couler. Quelquefois il ſongeoit à l'entretenir ; d'autres

fois il y faiſoit moins d'attention. Sur la fin de Décembre de l'année 1761, étant dans une maiſon d'ami, il tomba dans une eſpece de ſyncope, qui parut annoncer une dangereuſe maladie. En même temps ſes jambes ſe fermerent; mais comme cet accident lui étoit déja arrivé plus d'une fois, & n'avoit rien amené de ſiniſtre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter, ni changer de régime. Cependant le mal devint grave; & ſur la fin de Janvier de l'année 1762, le Curé de Saint Gervais, ſon Paſteur, le diſpoſa à recevoir les Sacremens. Le 29 du même mois, il reçut tout à la fois le Viatique & l'Extrême-Onction. Sa ſanté parut alors ſe raffermir aſſez pour faire eſpérer que cette maladie ne ſeroit pas ſa derniere; & peut-être en effet ne l'eût-elle pas été, ſi l'on eût pu le réſoudre à ſe ménager. Mais, loin de s'aſſujettir au régime preſcrit, il ne changea rien à une maniere de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, & que la force de ſon tempérament lui avoit juſques-là fait ſoutenir. Enfin, le 12 du mois de Juin 1762, il eut une ſuppreſſion d'urine, qui fut regardée comme fort dangereuſe. Le fils de M. de Crébillon, qui, depuis quelque temps étoit allé loger chez

chez ſon pere, fit avertir le Curé, & le 14 du même mois, le malade fut adminiſtré une ſeconde fois avec beaucoup d'édification. Il enviſagea la mort avec une très-grande fermeté, mais ſans nulle oſtentation de courage. Son état enſuite ne fit plus qu'empirer; & ce grand-homme expira enfin, après une agonie aſſez douce, le Jeudi 17 Juin, à neuf heures du ſoir, âgé de près de quatre-vingt-huit ans & demi. Il fut inhumé dans l'Egliſe de Saint Gervais ſa Paroiſſe, laiſſant un fils à qui, ſans les bienfaits de Sa Majeſté, il n'eût reſté exactement que le nom de ſon pere, & ſa propre réputation.

On croit ne devoir pas omettre que, le Mardi 16 Juillet, les Comédiens firent célébrer, dans l'Egliſe de Saint Jean-de-Latran, un pompeux Service, comme une preuve de leur reconnoiſſance pour ce grand Poëte, & un monument de leur reſpect pour les Lettres. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué par la naiſſance, le rang, ou l'amour des Lettres, les Membres des Académies, les Corps Littéraires, tous les Gens de Lettres, enfin les Artiſtes célebres, y furent invités par des billets, & s'y rendirent en ſi grand nombre, qu'à peine l'Egliſe pouvoit-elle les contenir. Cependant il n'y eut pas le moindre

tumulte, par l'ordre exact qui fut observé, & le sentiment unanime de respect qu'inspiroit à tous les assistans l'objet de cette cérémonie.

Quelque temps après la mort de M. de Crébillon, le Roi ordonna qu'on lui érigeât un Mausolée en marbre; & M. le Marquis de Marigny, Directeur général des Bâtimens, confia ce travail au célebre M. Lemoyne. L'Eglise de Saint-Gervais, lieu de la sépulture de notre illustre Poëte, fut d'abord destinée à recevoir ce monument. On a changé cette destination; & l'on parle de le placer à la Bibliotheque du Roi.

ODE

Sur la Mort de M. DE CRÉBILLON.

QUEL ſpectacle eſt offert à mon ame éperdue !
Que vois-je ? dans mes ſens la crainte eſt répandue.
Eſt-ce ici le ſéjour qu'habite la Terreur ?
Eſt-ce ici du Néant la demeure fatale ?
Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur !

La lugubre clarté de cent torches funebres,
Plus triſtes mille fois que ces noires ténebres,
Vers un Temple odieux guide mes pas errans.
Un marbre enſanglanté couronne ſes portiques,
Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du Temps.

Sur un Autel d'airain, la Mort, la Mort aſſiſe,
Tient pour ſceptre une faulx que la Fureur aiguiſe ;
A ſes yeux eſt ouvert le Livre des Deſtins.
De ſes arrêts ſacrés miniſtres redoutables,
Les Douleurs lamentables
Entraînent à ſes pieds la foule des Humains.

Et ce fier Potentat, qui, gonflé d'arrogance,
Accable l'Univers du poids de sa puissance ;
Et l'Esclave courbé sous le faix des travaux,
Tout est en un instant disparu dans l'abîme ;
Tout, du Néant victime,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main, échauffant le carnage,
Bellone sur les morts se frayant un passage,
De rivieres de sang inonde les Autels.
L'Amour, qui sous des fleurs masque sa perfidie,
D'une main plus hardie,
Sacrifie à la Mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux, quel vieillard respectable
A dévoué le Temps au Trépas indomptable ?
Le sceptre des beaux-Arts éclate dans sa main ;
Sa voix rappelle au jour les Monarques célebres
Qui, des séjours funebres,
S'empressent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre âme,
Il l'émeut à son gré, l'attendrit ou l'enflamme.
Quoi ! la Mort a sur lui levé ses bras vengeurs !
Cruelle Mort, arrête !... il se débat, il tombe ;

Et la nuit de la tombe
L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs.

Dérobez, ô François, vos honteuſes alarmes.
Cet inſtant que le Peuple enviſage avec larmes,
Eſt l'épreuve de l'homme, & l'inſtant du Héros.
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie,
Les voiles de l'Envie
Obſcurciſſent toujours l'éclat de ſes travaux.

Mais ſi-tôt que ſon âme à ſes deſtins fidelle,
Dépouillant les dehors de ſa forme mortelle,
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux;
Alors des ſentimens le cœur eſt l'interprete,
Et ſa cendre muette
Eſt même reſpectable à l'œil de l'envieux.

Immortel CRÉBILLON, les Filles de Mémoire
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire :
Ton nom des plus fameux égale la hauteur.
Eh! qui ſut mieux que toi, des fils de Melpomene,
Déployer ſur la Scene
De forfaits inouïs la ſurprenante horreur?

Ce monſtre au cœur de fer, c'eſt l'inflexible *Atrée*.
Voyez de quelle main, par le crime aſſurée,

Il préſente à ſon frere un vaſe horrible, affreux.
Tu demandes ton fils, infortuné *Thyeſte*.
O vengeance funeſte!
Ton fils eſt tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel ſang vient de couler dans les murs de *Mycène*?
Un couple ſcélérat, réuni par la haîne,
Dans le ſein maternel enfonce le couteau.
Tremblez, fils inhumains; le ſouffle des Furies,
Dans vos âmes impies,
Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les ſoins d'*Iſménie* (*) ont à mes yeux de charmes!
D'un époux criminel enchaînant les alarmes,
De ſes cruels malheurs elle adoucit le faix;
Mais les Dieux l'ont marqué du ſceau de leur colere,
Et la main de ſon pere,
Par des forfaits plus grands, venge encor ſes forfaits.

Ainſi de la terreur, aux humains ſi fatale,
Tu ſais nous faire aimer la pompe ſépulchrale;
Avec des flots de ſang tu fais couler nos pleurs.
Quoi! (**) de l'ambition tu ſondes les abîmes,

(*) *La Tragédie de Rhadamiſte.*
(**) *Celle de Catilina.*

Et la mere des crimes
Te développe auſſi ſes ſombres profondeurs !

Ce vieillard immortel, dont la main lente & sûre
Reproduit à la fois & détruit la Nature,
Dans ſon rapide vol redouble tes efforts.
Ton eſprit, diſpenſant des torrens de lumiere,
Au bout de ſa carriere,
S'éleve encor plus haut en ſes rares accords.

Je reconnois la voix du Défenſeur (*) de Rome ;
Ce ſont-là tous ſes traits, l'empreinte du grand-homme :
C'eſt ainſi qu'il tomba ſous le couteau ſanglant.
Quels cris tumultueux ! le poiſon de l'Envie,
Epandu ſur ta vie,
Infecte de tes jours le reſte chancelant.

Laiſſons ce vil *Python* exhaler ſes blaſphêmes.
Des criminels humains les murmures extrêmes
Alterent-ils jamais le front calme des Dieux ?
Un tranſport inconnu m'appelle à l'Empyrée ;
De la voûte azurée
Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux.

(*) *Le Triumvirat, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-un ans, & qui fut injuſtement attaqué.*

Quelle Divinité, dans ſon orgueil ſuprême,
Empruntant de la Mort l'effrayant diadême,
Raſſemble à ſes côtés la troupe des Malheurs ?
Son front eſt obſcurci du deuil de la Triſteſſe ;
A ſes pieds la Tendreſſe
Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome ;
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme,
Sont, d'un tribut de pleurs, pour encens, honorés :
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire,
Sur un rayon de gloire,
Du Sanctuaire auguſte occupe les degrés.

Pardonne, CRÉBILLON, aux efforts de ma lyre.
Si mes ſens, tranſportés par un heureux délire,
Ont retracé ta gloire aux ſiecles à venir,
Couronne mes accords ; & tranſmets dans mon âme
Cette céleſte flamme
Qui fait des noms fameux vivre le ſouvenir.

AU ROI.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de me faire une grâce si peu méritée, que j'ôse à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits. Témoin des merveilles de votre regne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que VOTRE MAJESTÉ daigne immortaliser mes Ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien? J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un Roi si grand, que, sans son Successeur, il n'auroit jamais eu de rival; j'ai vieilli sous les loix du plus aimable & du meilleur de tous les Rois; j'ai vu naître, pour

ainſi dire, ſa gloire ; je l'ai vu chaque jour prendre un nouvel éclat ; & je la vois enfin conſommée par le don d'une paix qui ne peut être enviſagée ſans admiration, ni oubliée ſans ingratitude.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus parfaite ſoumiſſion,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidele ſujet & ſerviteur,
Prosper Jolyot de Crébillon.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

J'Avois résolu de donner une Dissertation sur la Tragédie ; mais depuis quelque temps il a paru un si grand nombre de discours sur cette matiere déjà tant rebattue, & presque toujours sans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les Auteurs ne furent mieux instruits des regles & des finesses de l'Art : on en peut juger par leurs Préfaces ; il seroit seulement à souhaiter que les Ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans. D'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne sussent aussi bien que moi ? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie, je ne me sois point occupé à retoucher mes Ouvrages, surtout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impression à son Imprimerie Royale ; bienfait

qui, en me comblant de gloire, ſeroit ſeul capable de confirmer le Public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, & dont il m'a donné des marques ſi particulieres; mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections; la plupart ne ſont que des fautes nouvelles: lorſqu'on n'eſt plus dans la chaleur des premieres idées, on ne peut trop ſe défier des ſecondes. Un autre motif m'a engagé à me laiſſer tel que j'étois, quand le Public m'a pris ſous ſa protection. Comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modele, mes défauts pourront ſervir d'inſtruction. Peut-être qu'en m'examinant de près, mes ſucceſſeurs ſeront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conſcience; ils en ſentiront mieux les dangers d'une carriere auſſi épineuſe que celle du Théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une ſorte de talent pour la Tragédie, & éclairé par les Pieces de Corneille & de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraiſemblablement il devoit avoir apperçus. Je ſuis d'autant moins excuſable que j'ai connu parfaitement les beautés de la Tragédie, & que j'ai, mieux que qui que ce ſoit, ſenti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai ſi parfaitement connu? me ſuis-je corrigé de ce que j'ai ſi bien ſenti? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous eſt commun à

tous, & qui eſt la véritable ſource de nos déréglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, & encore plus ſouvent l'orgueil. L'impatience n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; un Auteur qui a fait choix d'un ſujet, & qui s'eſt cru obligé de le communiquer, ainſi que ſes idées, craint qu'on ne le lui vole; &, à la honte des Lettres, ces ſortes de larcins ne ſont que trop familiers, du moins ſi l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter ſur ce que nous devons au Public, & ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & nous engager à précipiter nos compoſitions? Il vaut encore mieux être pillés que ſifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne ſoyons frappés les premiers; mais après les avoir bien diſcutés, nous ne ſongeons ſouvent qu'à nous les juſtifier, flattés du fol eſpoir de pouvoir les couvrir ſi bien, qu'on ne s'en doutera ſeulement pas. Si des amis clairvoyans nous en font appercevoir, nous répondons avec vivacité, que, pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la Piece; que Corneille & Racine ſont pleins de ces fautes. Mais ſi à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux,

alors, pour concilier le ſentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'eſprit, d'art & de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux Actes. Une autre erreur, auſſi dangereuſe pour le moins, c'eſt de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés, ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve, moi, que plus énorme. Dès qu'on eſt capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une ſource trop pure. Qu'arrive-t-il enfin ? les défauts percent, & ſont ſaiſis par le Public, à qui rien n'échappe ; & on ne manque pas de ſe récrier contre ſa dureté. Nous avons tort : l'indulgence du Public va juſqu'à l'extrême patience ; ſon amour pour les Spectacles lui fait paſſer bien des choſes que nos plus zélés partiſans ne nous pardonneroient pas. Si on retranchoit de nos Pieces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aſpect du ſquelette. Que de diſſertations, que de métaphyſique ſur les effets des paſſions que leurs ſeuls mouvemens développeroient de reſte, ſi nous nous attachions purement & ſimplement à l'action, que nous interrompons ſans ceſſe par des réflexions qui refroidiſſent également la Piece, le Spectateur &

l'Acteur ! A propos de passions, me sera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale renouvellée (car elle n'a point le mérite de la nouveauté) veut bannir de la Tragédie ? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité, sur cet article, un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le Poëme Tragique, supposé que je le connoisse bien, est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les passions ; pourquoi en chasserions-nous l'amour, qui est souvent le mobile de toutes les passions ensemble ? Les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison ; & je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader l'honnête homme & le héros. Sophocle & Euripide, dit-on, se sont bien passés de l'amour. C'est un agrément de moins dans leurs ouvrages ; ces deux grands-hommes ont travaillé selon le goût de leur siecle ; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs ? Qui d'entr'eux doit nous donner le ton ? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur, au-lieu de l'émouvoir, & qui enlaidissent l'amour loin

de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit :

Ce n'est point l'amour qui nous perd,
C'est la maniere de le faire.

Parmi nous, c'est la maniere de l'employer. Ce n'est pas la faute de l'amour, si nous le mettons toujours à sa toilette : mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes, ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du Théâtre. J'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer, & que, si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la Tragédie de l'objet le plus intéressant, & le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre. Les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur. J'en aurois même remercié leurs Auteurs, si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelqu'utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher. Mes censeurs ont manqué leur coup : la critique n'humilie que les orgueilleux, & ne fâche que les sots : j'aurois presqu'osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.

IDOMENÉE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la premiere fois, le 29 Décembre 1703.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

Toi qui, par mille exploits divers,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étois promis ;
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon Ouvrage,
Si toi-méme ne l'eus permis.

Non ; quel que ſoit pour toi le zele qui m
guide ,
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur
GRAND PRINCE , ma Muſe timid
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur
Un Auteur vainement , ſous le nom de pré-
mices ,
Croit ſon hommage en ſûreté.
Dans nos plus humbles ſacrifices
On nous croit ſans humilité.
C'eſt tendre à l'immortalité
Que de paroître au jour ſous de ſi grand.
auſpices :
C'eſt rendre enfin mes vers ou ſuſpects ou
complices
D'une coupable vanité.
Heureux , que ma Muſe indiſcrette
N'ait point ſuivi ſa folle ardeur ,
Et que , prête à livrer le Héros au Poëte ,
Elle ait d'un front modeſte épargné la pudeur.
Si , plus que toi peut-être , inſtruite de ta
gloire ,

appellant des périls que tu ne craignis pas,
e les reprochant même au sein de la victoire,
la Muse t'apprenoit tout ce que fit ton
bras. . . .
Non, ne crains point que son audace,
e Stinkerque, ou Nervinde embrassant les
exploits,
Fasse résonner une voix
A peine connue au Parnasse.
Mais si du Dieu des vers je me fais avouer,
i sur moi d'un rayon il répand la lumiere,
Je ne rentre dans la carriere
Que pour apprendre à te louer.

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

IDOMÉNÉE, *Roi de Crete.*

IDAMANTE, *Fils d'Idoménée.*

ÉRIXÈNE, *Fille de Mérion, Prin rebelle.*

SOPHRONYME, *Miniſtre d'Idoméné*

ÉGÉSIPPE, *Officier du Palais.*

POLYCLETE, *Confident d'Idamant*

ISMENE, *Confidente d'Erixène.*

SUITE DU ROI.

GARDES.

La Scene eſt à Cydonie, Capitale de la Crè dans le Palais d'Idoménée.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Où suis-je? quelle horreur m'épouvante & me suit!
Quel tremblement, ô ciel! & quelle affreuse nuit!
Dieux puissans, épargnez la Crète infortunée.

SCENE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

SOPHRONYME, eſt-ce toi?

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idoménée!
Ah! Seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux!

IDOMÉNÉE.

Eh quoi! tant de malheurs n'ont point laſſé les Dieux
Depuis ſix mois entiers une fureur commune
Agite tour-à-tour Jupiter & Neptune.
La foudre eſt l'aſtre ſeul qui nous luit dans les airs:
Neptune va bientôt nous couvrir de ſes mers.
C'en eſt fait, tout périt; la Crète déſolée
Semble rentrer au ſein de la terre ébranlée.
Chaque jour, entouré des plus triſtes objets,
La mort juſqu'en mes bras moiſſonne mes ſujets.
Jupiter, ſur moi ſeul épuiſe ta vengeance;
N'afflige plus des lieux ſi chers à ton enfance.
Mes peuples malheureux n'eſperent plus qu'en toi.
Si j'ai pu t'offenſer, ne tonne que ſur moi.
Pour les ſeuls innocens allumes-tu la foudre?
Sur ſon Trône embrâſé réduis le Prince en poudre,
Epargn

Epargne les sujets: pourquoi les frapper tous?
Qui d'eux, ou de leur Roi, mérite ton courroux!

SOPHRONYME.

Quoi! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable!
N'armez point contre vous une main redoutable.
Le Ciel, depuis long-tems déclaré contre nous,
Semble, dans sa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse,
Votre seule pitié, Seigneur, nous intéresse.

IDOMÉNÉE.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.
Eh! frapper tout son peuple, est-ce épargner un Roi?
Hélas! pour me remplir de douleurs & de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés:
Et c'est moi cependant, c'est leur Roi sacrilége,
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiége.
Je ne gémirois point sur leur destin affreux,
Si le Ciel étoit juste, autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le Ciel, c'est moi qui les foudroie:
Juge de quels remords je dois être la proie.
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux;
Prier que, pour eux seuls le Ciel inexorable,
Porte loin de leur Roi le coup qui les accable!

SOPHRONYME.

Quoi! Seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux?
Et de vous seul la Crète attendroit son repos?
Quoi! des Dieux irrités ce peuple la victime.....

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime.
Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;
Mais telle est désormais ma triste destinée.....

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont passé celles de ces Héros:
Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux, un pere.
Seigneur, par quel malheur, à vous-même contraire
Avez-vous pu trahir des noms si glorieux?
Qui fit donc succomber votre vertu?

IDOMÉNÉE.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colere?

IDOMÉNÉE.

On n'est pas innocent, lorsqu'on peut leur déplaire:
Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups.

D'illustres malheureux honorent leur courroux.
Entre le Ciel & moi, sois juge, Sophronyme :
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt Rois dès long-temps vainement rassemblés,
Les Troyens à la fin se virent accablés ;
De leurs bords désolés tout pressoit la retraite :
Ainsi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crète.
Le Prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône peut-être auroit pu se placer,
Si mon fils n'eût dompté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur.
La gloire de mon fils me causa plus de joie,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, & mon unique espoir,
A regagner la Crète aussi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu sais de quels forfaits ma race s'est noircie.
Comme Pasiphaé, Phédre au crime endurcie
Ne signale que trop & Minos & Vénus.
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal, à la Déesse en proie,
J'avois encor sur moi la querelle de Troie :
Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu : de sa haine elle arma tous les Dieux.
La Crète paroissoit, tout flattoit mon envie,

Je distinguois déja le port de Cydonie;
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrâsés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi
même.....
Pour appaiser les Dieux, je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage
» Le premier des sujets, rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi.....
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;

Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords :
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage ;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;
J'en approche, en tremblant.... hélas ! c'étoit mon fils.....
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force, à cet objet funeste ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ? Quelle horrible promesse !
Ah ! pere infortuné !

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin
Mit mon âme au-dessus des Dieux & du Destin ;
Je n'enviſageai plus le vœu, ni la tempête ;
Je baignai de mes pleurs une si chere tête.
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux,
La Nature, à son tour, fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance ;
Mais ne peut pas, qui veut, éviter leur vengeance.
A-peine de la Crète eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts.
En vain j'adresse au Ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des Dieux, en leur manquant de foi?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;
Que le Ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colere des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Egésippe interroger l'Oracle?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le Ciel, que la Crète à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux! ce n'est pas sans frayeur;
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris;
J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire.
Ne puis-je être son Roi qu'en cessant d'être pere?
Mais pourquoi m'alarmer? Les Dieux pourroient parler!
Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.

Que le Ciel parle, ou non, sur ce cruel mystere,
Ne puis-je pas forcer Egesippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain; par le Ciel irrité
Son silence, Seigneur, sera-t-il imité?
A se taire long-temps pourrez-vous le contraindre?
Que je prévois de maux! Que vous êtes à plaindre!

IDOMÉNÉE.

Tu me plains: mais, malgré ta sincere amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable,
Et que l'amour a part à mon sort déplorable....
Je vois, à ce nom seul, ta vertu s'allarmer;
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
Tu sais que Mérion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel paya sa perfidie:
Lorsque je refusois une victime aux Dieux,
J'osai bien m'immoler ce Prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte! Sa fille, en ces lieux amenée,
Erixéne a comblé les maux d'Idoménée.
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les hasards,
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards;
Et que j'adore enfin, trop facile & trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoi! Seigneur, vous aimez? Et, parmi tant de maux.....

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'eſt formé dès Samos.
Mérion, incertain du ſuccès de ſes armes,
Y crut mettre ſa fille à l'abri des alarmes.
Je la vis, je l'aimai; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener ſur mes pas.
Il ſembloit qu'une fille à mes regards ſi chete
Devoit me dérober la tête de ſon pere:
Mais Vénus, attentive à ſe venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.
J'immolai Mérion; & ma naiſſante flamme
En vain en ſa faveur combattit dans mon âme;
Vénus, qui me gardoit de ſiniſtres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je? dans le ſang du pere d'Erixène,
J'eſpérois étouffer mon amour & ma haîne.
Je m'abuſois; mon cœur, par un triſte retour,
Défait de ſon courroux, n'en eut que plus d'amour:
Si, depuis mes malheurs, je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du ſort le plus affreux,
Nourriſſez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puiſque je le déteſte:
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeſte.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait?

SCENE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

JE vois mon fils : laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime.
Cache bien mon amour ; encor mieux ma victime.
(*à Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux?
Seigneur, qu'ai-je donc fait? vous craignez ma présence.
Quel traitement, après une si longue absence!

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
Mon fils; je ne sais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémisse.

Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me raviſſe
Un bien.....

IDAMANTE.

Ah! puiſſe-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux ſi cruels donner un prompt ſecours!
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes alarmes:
Vous ne paroiſſez plus ſans m'arracher des larmes:
Triſte, déſeſpéré, vous cherchez à mourir,
Et vous m'aimez. Seigneur? eſt-ce là me chérir?
Le Ciel en vain de vous écarte ſa colere,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu;
M'oterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont laſſé ma conſtance,
Et de fléchir les Dieux je perds toute eſpérance;
Trop heureux, ſi le Ciel, ſecondant mes ſouhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes triſtes ſujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le Ciel, vous ſeriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur ſi terrible.
Tous les Dieux ne ſont point contre vous, ni contr'eux,
Puiſqu'il nous reſte encore un Roi ſi généreux,
Conſervez-le, Seigneur, & terminez nos craintes.
Peut-être que le Ciel, plus ſenſible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt; &, fléchi déſormais.....

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, puiſſe-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

DE cet accueil, qu'attendre, Polyclete ?
Que ce silence affreux me trouble & m'inquiete !
Que m'annonce mon pere ? Il me voit à regret ;
Auroit-il pénétré mon funeste secret ?
Sait-il par quel amour mon âme est entraînée ?
Hélas ! bien d'autres soins pressent Idoménée :
Ce Roi comblé de gloire, & qui n'aima jamais,
Ne s'informera point si j'aime, ou si je hais.
Il ignore qu'un sang qui fit toute ta haîne,
Faisse tout mon amour ; que j'adore Erixène.
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour,
Que la haîne sera le prix de mon amour !
Je défis Mérion. Plus juste, ou plus sévere,
Le Roi sacrifia ce Prince téméraire ;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène,
En vain.....

SCENE V.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMENE.

IDAMANTE.

DANS cette nuit, Ciel! quel deſſein l'amene?
(*à Erixène.*)
Madame, quel bonheur! Euſſé je cru devoir
A la fureur des Dieux le plaiſir de vous voir?

ÉRIXÈNE.

J'eſpérois, mais en vain, jouir de leur colere;
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere,
Et que le juſte Ciel, de ſa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile eſpérance!
Avec trop de lenteur le Ciel ſert ma vengeance.
En vain, pour vous punir, il remplit tout d'horreurs,
Puiſqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je ſais que le ſang qui fait couler vos pleurs
N'a point ſur nous, Madame, attiré ces malheurs.
Avant qu'un ſang ſi cher eût arroſé la terre,
Le Ciel avoit déja fait gronder ſon tonnerre.

Ainſi, pour vous venger, n'attendez rien des Dieux,
Si ce n'eſt de l'Amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel, de cent villes fameuſes,
Faſſe de longs déſerts, des retraites affreuſes;
Que les Ombres du Styx habitent ce ſéjour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente;
Je défis votre pere, il vous livre Idamante.
Lorſque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ÉRIXÈNE.

Quoi! Seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'Amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme:
Sans eſpoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ÉRIXÈNE.

O mon pere! ton ſang va donc être vengé.

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grâce à l'Amour du choix de la victime.
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez ſouffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.
Je ſais trop que vos pleurs condamnent ma tendreſſe;
Au ſang que vous pleurez, hélas! tout m'intéreſſe.

ÉRIXÈNE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur ?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, Madame ; & sa défaite
Importoit à mes soins, importoit à la Crète.
La sûreté du Prince ordonna ce trépas ;
Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime ;
Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ÉRIXÈNE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il mérita son sort.
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dut être le partage ;
Si mon pere sorti du sang de tant de Rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les loix,
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main.
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent ?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent ?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux,
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expiroit, sa tremblante paupiere
A-peine lui laissoit un reste de lumiere ;
Son sang couloit encore, & couloit par vos coups :
Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous ?

Qu'il m'eſt doux de vous voir brûler pour Erixène!
Conſervez votre amour, il ſervira ma haine.
Adieu, Seigneur : c'eſt trop vous permettre un diſcours
Dont ma ſeule vengeance a dû ſouffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

AH! Seigneur, falloit-il découvrir ce myſtere?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire?
Près de l'objet enfin qui cauſe mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis-tu? toujours plein de cette ardeur extrême,
Le haſard ſans témoins m'offre tout ce que j'aime;
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la premiere fois!
D'un attrait ſi puiſſant, eh! comment ſe défendre!
Mon amour malheureux vouloit ſe faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi?
Cherchons dans ce palais à rejoindre le Roi.
Allons. Bientôt la nuit, moins terrible & moins ſombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.

Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour :
Egésippe déja doit être de retour.
Suis-moi, près de mon pere il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiser, ce que le Ciel demande.
Quel présage! & qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout, jusqu'à l'amour, sert le courroux des Dieux?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

MADAME, en ce palais, pourquoi toujours errante?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante ;
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crète infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amere,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere,
Lieux où l'on m'ôse offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours ;
Retracez-moi sans cesse une triste peinture ;
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, suis-je d'un sang que ta haîne poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?
Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs ;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs :

Laiſſe au ſang de Minos Phedre & le labyrinthe,
Au mien ſa pureté ſans tache & ſans atteinte.

ISMENE.

Madame, quel tranſport ! qu'entends-je & quel diſcours !
Quoi ! vous vous reprochez de coupables amours !

ÉRIXÈNE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore ;
Je reſpire un amour que ma raiſon abhorre.
De mon pere, en ces lieux, j'ôſe trahir le ſang ;
De mon pere expiré je viens rouvrir le flanc.
A la main des bourreaux je joins ma main ſanglante :
Enfin ce cœur ſi fier brûle pour Idamante.

ISMENE.

Vainqueur de votre pere....

ÉRIXÈNE.

Iſmene, ce vainqueur,
Sut ſans aucun effort ſe ſoumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de ſujets de vengeance & de haîne,
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raiſons de le haïr toujours ;
Comptant ſur ma douleur, ma fierté, ma colere,
Et, pour tout dire, enfin, ſur le ſang de mon pere ;
Et mon pere en mes bras ne faiſoit qu'expirer,
Lorſqu'un autre que lui me faiſoit ſoupirer.

A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable,
Idamante parut, & parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu :
J'allois céder, Ismene, ou peu s'en est fallu.
Quand le prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon âme :
Déjà ce foible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grâce,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :
Près de ce prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu ;
Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMENE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer ?
Ah ! du moins, s'il n'en peut dompter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXÈNE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plu,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu.
D'un amour que je crains il aura tout à craindre ;
Avec ma haîne seule il seroit moins à plaindre.

Non, mon pere, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoûte à ses forfaits celui de ma foiblesse.
Je saurai le punir de son crime & du mien....
Le Roi paroît..... Fuyons un fâcheux entretien.

SCENE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMÉNÉE.

MADAME, demeurez..... Demeurez, Erixène.
Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haîne;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher; mais de cet infidele
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle.
Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre leur Roi soulever mes sujets.
Son crime fut de près suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice:
Je l'en vis à regret laver son attentat;
Mais je devois sa tête à nos loix, à l'Etat:
Et près de vous j'oublie une loi trop sévere,
Qui rend de mes pareils la haîne héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
Dans le sang d'un Héros dont ce palais est teint,
La mienne, que ce sang éternise en mon âme,
A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.
J'ai vu mon pere, hélas! de mille coups percé;
Tout son sang cependant n'est pas encor versé.....
Que sa mort fût enfin injuste ou légitime,
Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un crime:
Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi,
Qui puisse dans mon cœur justifier un Roi.
De maximes d'Etat colorant ce supplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injustice.
Le Ciel, qui contre vous semble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir:
Contre vous dès long-temps un orage s'apprête;
De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
Puissent les justes Dieux, sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux égaler vos malheurs!
Et puissé-je à regret voir que toute ma haine
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine!...

IDOMÉNÉE.

Ah! Madame, cessez de si funestes vœux:
N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes;
Ne prêtez point aux Dieux de si terribles armes,
Belle Erixène; enfin, n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un Roi plus malheureux;

Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre.
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié qui pourroient voir ma mort,
Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable
Des maux que je ressens est le moins redoutable.
Sur le sang de Minos un Dieu toujours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance.
Mon cœur, sans s'émouvoir, les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXÈNE.

C'étoit donc peu, cruel ! qu'avec ignominie
Mon pere eût terminé sa déplorable vie !
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant
Eût jetté dans les miens Mérion expirant !
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient, jusques dans mon cœur, poursuivre encor le reste !
Oui, tyran, cet amour, dont brûle votre cœur,
N'est contre tout son sang qu'un reste de fureur.

IDOMÉNÉE.

Le reste de ce sang n'est plus cher que la vie :
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.
Madame ; je l'aimai, je vous l'ai déja dit ;
Songez que Mérion lui-même se perdit.....

Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuſte colere !
Trouverai-je par-tout le cœur de votre pere ?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits ?
Mon amour aura-t-il le ſort de mes bienfaits ?
Vous verrai-je, au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

ÉRIXÈNE.

Achever des forfaits ! C'eſt au ſang de Minos
A ſavoir les combler, non au ſang d'un Héros.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUE faites-vous, Seigneur ? eſt-il temps que votre âme
S'abandonne aux tranſports d'une honteuſe flamme ?

IDOMÉNÉE.

Pardonne ; tu le vois, la raiſon à ſon gré
Ne regle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain, ma flamme impétueuſe
Détruit tous les efforts d'une âme vertueuſe :
D'un poiſon enchanteur tous mes ſens prévenus
Ne ſervent que trop bien le courroux de Vénus.

Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste ;
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que le Héros s'exprime ?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'opprime ?
Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser ?
Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il se fait la proie ?
Qu'est devenu ce Roi plus grand que ses aïeux,
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux Dieux,
Et qui, seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?
L'amour, avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le Héros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roi n'est qu'un esclave où l'Amour est le maître.
N'allez point établir sur son foible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour soit en nous ou penchant, ou vengeance,
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance.
Mais, Seigneur, s'il est vrai que, maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans les Dieux soient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces Etres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes ;

Essaye

Essayez sur le vôtre un effort glorieux ;
C'est-là qu'il est permis de combattre les Dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'Amour vous impose des loix ?
Et le titre d'amant est-il fait pour les Rois ?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée ?

IDOMÉNÉE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me presse :
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
A ce feu que Vénus allume dans mon sein,
Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable ?
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
Pasiphaé ni Phédre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais, que dis-je ! est-ce assez qu'en secret j'en rougisse,
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse ?
Hé ! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir ?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Erixène.
Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir ;
De ma Couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire.
A mon fatal amour, tu connoîtras, du moins,
Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins:
Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
Ton Roi de son amour ne sera plus l'arbitre;
Dans ces lieux, où bientôt je ne serai plus rien,
Mon fils va devenir & ton maître & le mien.
Essayons si des Dieux la colere implacable
Ne pourra s'appaiser par un Roi moins coupable:
Ou du moins, sur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moi:
Mais il n'armera point ma main contre mon Roi;
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bientôt parée.
Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein;
Sait-il que je l'attends?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain
Au Ciel, par tant d'horreurs, qui poursuit so supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice;

Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!
Pardonnez donc, grands Dieux! si mon cœur en murmure.
O mon fils!

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

MAIS, que vois-je? & quel funeste objet!
Egésippe revient, tremblant, triste, défait.
Que dois-je soupçonner? Ah! mon cher Sophronyme,
Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets!
Pourrai-je, sans frémir, nommer....

IDOMÉNÉE.

Je t'en dispense,
Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence:

De ton secret fatal je suis peu curieux,
Et sur ce point, enfin, j'en sais plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez, cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?
Mais poursuis, Egésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge, en tremblant, le Dieu sur nos miseres.
Le Prêtre destiné pour les secrets mysteres,
Se traîne prosterné près d'un antre profond,
Ouvre.... Avec mille cris le gouffre lui répond:
D'affreux gémissemens & des voix lamentables
Formoient, à longs sanglots, des accens pitoyables;
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lorsqu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois: « ô Roi trop malheureux »!
Déja saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,

Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable :
« Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux :
» Maître encor de la Crète & de sa destinée,
» Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;
» Il faut le sang d'Idoménée ».

IDOMÉNÉE.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux !
(*à Sophronyme.*)
Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Grâces à leur fureur, toute erreur se dissipe ;
J'entrevois.... il suffit : laisse-nous, Egésippe.
Sur un secret enfin qui regarde ton Roi,
Songe, malgré les Dieux, à lui garder ta foi.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

TU vois sur nos destins ce que le Ciel prononce ;
Et redoutois-je à tort la funeste réponse ?
Il demande mon fils, je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes sujets, qui, des bords du Cocyte,
Plaignez encor celui qui vous y précipite,

Pardonnez ; tout mon sang, prêt à vous secourir,
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir :
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périsse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi, je verrois mon fils sur l'autel étendu !
Tout son sang couleroit par mes mains répandu !
Non, il ne mourra point.... Je ne puis m'y résoudre :
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre.....

SCENE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

PAR votre ordre, Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi !
Quels regards ! D'où vous vient cette sombre tristesse ?
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?
Du Temple, dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Egésippe, dit-on, s'est fait voir à la Cour.

Le Ciel a-t-il parlé? Sait-on ce qu'il exige?
Eſt-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime....

IDOMÉNÉE.

Un ſilence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le ſilence;
Aſſez d'autres malheurs éprouvent ma conſtance....
Ah! mon fils! ſi jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un pere malheureux,
Si vous fûtes jamais ſenſible à ma diſgrâce,
Au Trône, en ce moment, daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils: mon cœur reconnoiſſant
Ne veut point que ma mort vous en faſſe un préſent.
Je ſais que c'eſt un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe? Il le faut.... Régnez....

IDAMANTE.

Moi, que je regne,
Et que j'ôſe à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon ſang!
A cet ordre, Seigneur, eſt-ce à moi de ſouſcrire?
Ciel! eſt-ce à votre fils à vous ravir l'Empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crète & sur moi ;
Je le demande en pere, & vous l'ordonne en Roi.
Cher Prince, à mes desirs que votre cœur se rende ;
Pour la derniere fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le Trône?

IDOMÉNÉE.

Eh bien! régnez, mon fils..... C'est le Ciel qui
l'ordonne....

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas! le garant de ma foi,
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi!
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!
Ah! par pitié, Seigneur, éclaircissez mon trouble ;
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien ;
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien? -
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;
C'est trop se taire. Ah Ciel! je vois couler vos larmes ;
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux! que m'annoncez-vous! Ah! Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils!

Voyez où me réduit la colere céleſte.....
Sophronyme, fuyons cet entretien funeſte.....

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret;
Mon fils, vous ne ſaurez que trop tôt le ſecret.

SCENE VII.

IDAMANTE, *ſeul.*

DIEUX! quel trouble eſt le mien! quel horrible myſtere
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon pere!
Non, ſuivons-le.... Son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher ſon ſecret qu'à demi:
Je l'ai vû s'émouvoir; & contre ma pourſuite
Il ſe défendoit mal, ſans une prompte fuite.
Pénétrons.... Mais d'où vient que je me ſens glacer?
Quelle horreur à mes ſens vient de ſe retracer?
Quelle inviſible main m'arrête & m'épouvante?
Allons.... Ou veux-je aller? & qu'eſt-ce que je tente?
De quel ſecret encor prétends-je être informé?
Eh! ne connois-je pas le ſang qui m'a formé?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le Ciel rendit toujours ſa vie infortunée;

Son funeſte courroux l'arracha de ſa Cour,
Et n'a que trop depuis ſignalé ſon retour.
Ah! renfermons plutôt mon trouble & mes alarmes,
Que d'oſer pénétrer dans d'odieuſes larmes.
Suivons-le cependant.... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

Enfin, l'Amour soumet aux charmes d'Erixène
L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haîne.
Vous triomphez, Madame ; & vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas se verront désunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore ?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour ?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du pere.
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis ?

ISMENE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,

Puiſque le juſte Ciel, de concert avec vous,
Semble ſur vos deſirs meſurer ſon courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée.
Par un arrêt des Dieux ſa tête eſt condamnée,
L'Oracle la demande, & ce funeſte jour
Va le punir des maux que vous fit ſon retour.
Si vous voulez vous-même, achevant ſa diſgrâce,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,
Répandez le ſecret qui vous eſt dévoilé,
Et qu'Egéſippe en vain ne l'ait point révélé.
Du Prince votre pere ami toujours fidele,
Vous voyez à quel prix il vous marque ſon zele.
Imitez-le, Madame, & qu'un ſang odieux
Par vos ſoins aujourd'hui ſe répande en ces lieux.
De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défenſe;
Montrez-lui ſon ſalut. Dans ce terrible arrêt,
Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.
D'où vient que je vous vois interdite & tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXÈNE.

Hélas! ſi près des maux où je le vais plonger,
Un ſeul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du ſpectacle barbare
Que mon juſte courroux en ces lieux lui prépare.
Je ſens trop, par les pleurs que je verſe aujourd'hui,
Quelle eſt l'horreur du coup qui va tomber ſur lui.
Tu ſais que, pour ſon Roi, ſon amour eſt extrême.

ISMENE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le Roi même.
Qu'entends-je! de vos pleurs importunant les Dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux;
Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
Songez, puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent, par-là, du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, si, trompant votre attente,
L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez....

ÉRIXÈNE.

A quoi bon ces transports?
Je conçois bien, sans toi, de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir est le même:
Mais peut-on, sans trembler, opprimer ce qu'on aime?
Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant; mais laisse sans contrainte,
A des cœurs malheureux, le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
Egésippe en ces lieux se fait long-temps attendre....

SCENE II.

ÉRIXÈNE, ISMENE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

MADAME, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre;
Mais un ordre preſſant, que je n'attendois pas,
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas.
C'en eſt fait, le tyran échappe à notre haîne.
Hâtons notre vengeance; ou ſa fuite eſt certaine;
Ses vaiſſeaux ſont tout prêts, & déja ſur les flots
Remontent à l'envi ſoldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'ici ſe raſſemble:
Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
On peut dans ce déſordre échapper du palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près....
Mais le tyran paroît; évitez ſa préſence.
Je vais dès ce moment ſervir votre vengeance.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

MES vaisseaux sont-ils prêts ?

ÉGÉSIPPE.

Oui, Seigneur, mais les eaux
D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux :
La mer gronde, & ses flots font mugir le rivage ;
L'air s'enflamme, & ses feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
Seroit-ce vous, Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, *seul.*

AINSI donc tout menace une innocente vie !
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?
A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?
Quel asyle contr'eux désormais te chercher ?

Que n'ai-je point tenté ? Je t'offre ma couronne ;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :
Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir ;
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils ... L'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aye, hélas ! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable !
Roi, pere malheureux ! Dieux cruels ! vœu coupable !
O Ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
Etrixène à mon cœur toujours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux ;
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les Dieux.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

MALGRÉ l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage :
Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé.
Je sais de vos secrets respecter le mystere,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,
Vous taît des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en est cependant dont il faut vous instruire.
(*à part.*)
Ces vaisseaux.... ces apprêts.... Ciel! que lui vais-je dire!
Ah! mon fils.... Non, mon cœur n'y sauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'alarmez!...

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi! Ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible disgrâce ?
La mort même entre nous ne peut mettre un espace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.
Je goûte à peine, hélas! le bien de vous revoir.
Pourquoi régner? Pourquoi faut-il que je vous quitte?
Quel est donc le projet que votre âme médite ?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés ;
Fuyez, n'insistez plus ; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre ;
Jugez de mes frayeurs.... Ah! loin de ces climats,
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon pere ?
Vos Dieux seront les miens : laissez-moi, près de vous,
De ces Dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah! fuyez-moi.... fuyez le Ciel qui m'environne.
Fuyez, mon fils, fuyez.... puisqu'enfin je l'ordonne ;
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixène....

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haîne:
Des crimes de son pere immolé par nos loix,
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu. Peut-être un jour le destin moins sévere
Vous permettra, mon fils, de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis
Une princesse aimable, un si généreux fils....

IDAMANTE.

Erixène! eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez.... Mais je vois que votre âme est instruite,
Erixène, Seigneur, m'est un présent bien doux;
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triste départ quel astre pourroit luire?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter:
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop, hélas!... Quelle tendresse extrême!
M'offrir en même jour, & sceptre, & ce que j'aime!
Non....

IDOMÉNÉE.

Ce que vous aimez?...

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, Seigneur;
Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur.
Pardonnez: j'en ai fait un coupable mystere:
Non que, pour vous tromper, je vouluſſe m'en taire;

Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,
Hé! qui, Seigneur, encore a pu vous informer?
Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène....

IDOMÉNÉE.

Poursuivez, Dieux cruels! ajoutez à ma peine:
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeste,
Impitoyables Dieux! ce coup en est le reste.
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs,
Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux.
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, votre âme furieuse?
Erixène cessoit de vous être odieuse,
Disiez-vous; & pour elle un reste de pitié
Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
Haïrez-vous toujours cet objet adorable?

IDOMÉNÉE.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable?
O, de tous les malheurs, malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur!...

IDOMÉNÉE.

Ah! fils cruel, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O Ciel !

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me bleſſe !
Réſerviez-vous, cruel ! ce prix à ma tendreſſe !
Je ne verrai donc plus dans mes triſtes Etats,
Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats !
Quoi ! toujours du Deſtin la barbare injuſtice,
De tout ce qui m'eſt cher fera donc mon ſupplice !
Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner !
Mais c'en eſt fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon pere !...

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils ſi perfide !

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné.
Puiſqu'enfin votre cœur s'en eſt laiſſé ſurprendre,
Jugez ſi d'Erixène on pouvoit ſe défendre.
Hélas ! je ne craignois, adorant ſes appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas ;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuſe chaîne,
Oublioit ſon devoir dans les yeux d'Erixène.
Mais, ſi l'aimer, Seigneur, eſt un ſi grand forfait,
L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre?
Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Erixène à mes yeux fût odieuse ou chere,
Vos feux également offensoient votre pere.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux:
Mais pourvu que votre âme, à mes desirs soumise,
Renonce à tout l'amour dont je la vois épriſe.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
Aimer, ou n'aimer pas, est-il en mon pouvoir?
Je combattrois en vain une ardeur téméraire,
L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire.
Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint;
Peut-être, malgré moi, je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu soustraire,
Dans le rival du moins aime toujours un pere.
Par un nom si sacré, tout autre suspendu....

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival, tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être;
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je? grands Dieux! De quels noms ennemis
Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils!

Ah! quels noms odieux me faites-vous entendre!
Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre!
Songez-vous que ce fils est encor devant vous,
Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre;
Et si ma flamme enfin est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
Cessez de m'envier une importune flamme,
Odieux à l'objet qui sait charmer mon âme,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,
Je saurai m'en punir; & je sens que ce cœur
Vous craint déja bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proie au transport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent saura venger mon Roi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance;
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.
(Il tire son épée.)
Soyez donc satisfait.....

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux....

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils !...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu jusques-là ne sauroit se trahir.....
Va, fils infortuné.... je ne te puis haïr....

IDAMANTE.

Ah! Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue;
Ne renouvellons plus un discours qui me tue.

SCENE VI.

IDOMÉNÉE, *seul.*

INEXORABLES Dieux, vous voilà satisfaits!
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?
Finis tes tristes jours, pere, amant déplorable....
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer.

Il triomphe en secret de mon amour funeste ;
Il est aimé ; je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir ?
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante.....
Coule plutôt le tien....

SCENE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

QUEL objet se présente !
Ah ! c'est toi. Quel malheur au mien peut être égal !
Sophronyme, mon fils.....

SOPRHONYME.

Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Est mon rival.

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixène,
Celui de Mérion ici renouvellé ?
L'arrêt des Dieux, enfin, au peuple est révélé ;
Par Egésippe instruit.....

IDOMÉNÉE.

Ciel! que viens-tu m'apprendre?

SOPHRONYME.

Du port où par votre ordre il m'a fallu descendre,
Je revenois, Seigneur : un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'oracle Erixène trompée,
Du soin de se venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des Dieux prétextant son courroux,
Tâchoit de soulever vos sujets contre vous;
De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
A vos sujets tremblans révéloit votre fuite;
Leur disoit que le Ciel, pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours.....
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du Destin.
Egésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré;
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré!

Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse ;
De celui d'Erixène augmentons son supplice ;
Faisons-leur du trépas un barbare lien ;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien....
Vains transports qu'a formé ma fureur passagere !
Hélas ! qui fut jamais plus amant & plus pere ?...
Mes peuples cependant, par moi seul accablés....

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur, leurs tourmens sont encor redoublés.
Depuis que le Destin a fait des misérables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit.
Ce roc, qui jusqu'aux Cieux sembloit porter sa cîme,
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abîme ;
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accrû.
Nous touchons tout vivans à la rive infernale.
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale ;
Et vos sujets, frappés par des feux dévorans,
Tombent de toutes parts, déja morts ou mourans.
Aux seuls infortunés le trépas se refuse.....

IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les Dieux seuls qu'on accuse !
Mais quoi ! toujours les Dieux ! & qui d'eux ou de moi,
Négligeant sa promesse, a donc manqué de foi ?
Malheureux ! tes sermens, qu'a suivi le parjure,
Ont soulevé les Dieux & toute la Nature.

Pour sauver un ingrat, tes soins pernicieux
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.
Eh! que leur sert un Roi, s'il ne leur sert de pere?
Leur salut désormais est ta suprême loi;
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un Roi....
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir....? L'Amour vient te
l'apprendre.
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
Tu n'es Roi que depuis qu'un fils est ton rival:
Contre lui l'Amour seul arme tes mains impies:
Voilà le Dieu, barbare! à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris;
N'y laissons plus régner que la gloire & mon fils.
Sur les mêmes vaisseaux, préparés pour sa fuite,
Qu'Erixène à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons.... & que mon cœur, délivré de ses feux,
Commence, par l'Amour, à triompher des Dieux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIXÈNE, ISMENE.

ÉRIXÈNE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite !
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis :
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.
Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit :
Mon départ & ma honte en feront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore ;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez....

SCENE II.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

JE le vois qui s'avance.
De vos transports, du moins, cachez la violence.

ÉRIXÈNE.

Eh! comment les cacher! Je sais que je le dois;
Mais le puis-je, & le voir pour la derniere fois?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame?

ÉRIXÈNE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins, à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir.
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous parrez; je vous aime, & vous me haïssez;
Mes malheurs, dans ces mots, semblent être tracés.

Cependant ce départ, mon amour, votre haîne,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que votre âme, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux :
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore ;
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur ;
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer ; mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime !
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule, en un moment, l'avez pu par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Régnez, vous le pouvez.... mon pere est mon rival.

ÉRIXÈNE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre ;
Et je sais jusqu'où va son audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté !
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.

Votre cœur, à son tour, épris pour un Héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.
Pour mon pere, en secret, vous brûliez, inhumaine !
Et moi seul, en ces lieux, j'exerçois votre haîne.
Quoi ! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux !
Suis-je le malheureux ? Madame, l'aimez-vous ?

ÉRIXÈNE.

Moi, je pourrois l'aimer ! &, dans le fond de l'âme,
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme !
Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien ?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui ! moi ! j'approuverois des feux que je déteste,
Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né !
Ouvrez vos yeux, cruel ! & voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est par-tout retracé ;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
Là, mon pere sanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de sa fille éperdue.
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier ;
Faut-il d'autres témoins pour me justifier ?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
L'Oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres suffisans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie.....

Mais que dis-je ? ... & d'où vient que je me justifie ?
Gardez tous vos soupçons : bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien ! pour m'en punir, désormais moins sévere,
Regardez sans courroux la flamme de mon pere :
Il vous aime, Madame, il est digne de vous.
Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux,
Pardonnez aux transports de mon âme éperdue :
Je ne connoissois point le poison qui me tue.
Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui.
Je verrai, sans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos aïeux.
Votre vertu, Madame, appaisera les Dieux.
Que ne pourra sur eux une Reine si belle ?
Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre & fidele,
J'irai, sans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux....
Mais on vient.... C'est lui-même.... il vous cherche,
Madame.
Dieux ! quel trouble cruel s'éleve dans mon âme !
Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir.
Vous régnerez : ô Ciel ! quel est mon désespoir !

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMENE.

ÉRIXÈNE.

Vous triomphez, Seigneur; ma vengeance échouée,
Par le sort ennemi se voit désavouée :
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misere;
Laissez-moi, loin de vous, aller pleurer mon pere;
Permettez.....

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes Etats,
Au gré de vos souhaits, déterminer vos pas.
Mes ordres sont donnés; & la mer appaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tout prêts.... Si la fin de mes jours
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez.... Ma tête condamnée
Du funeste bandeau va tomber couronnée.

Je vais, pour contenter vous & les Immortels.....

ÉRIXÈNE.

Je vais donc, de ce pas, vous attendre aux autels.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUEL orgueil ! Mais quel eſt ce deſſein qui m'étonne ?
Par vos ordres exprès quand ſon départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous ſur l'eſpoir d'un trépas ?...

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher, & ne l'en flatter pas,
Puiſque je vais mourir ?

SOPHRONYME.

Vous mourir ! Dieux ! qu'entends-je ?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner ſi fort, qu'a ce deſſein d'étrange ?
Plût au ſort que mes mains euſſent moins différé
A rendre au Ciel un ſang dont il eſt altéré !
Pour conſerver celui que ſa rigueur demande,
C'eſt le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur? quel affreux déſeſpoir!

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y ſatisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix ſanguinaire,
Dieux juſtes; cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit deſtiné;
Ceſſez à mes ſujets de déclarer la guerre,
Et juſqu'à mon trépas ſuſpendez le tonnerre;
Tout mon ſang va couler.

SOPHRONYME.

D'un ſi cruel tranſport
Qu'eſpérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins, la douceur de la mort.
Je n'obéirai point, le Ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un ſpectacle effroyable.
Les Mortels peuvent-ils vous offenſer aſſez,
Pour s'attirer les maux dont vous les puniſſez,
Dieux puiſſans? Qu'ai-je vu? quel funeſte ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras ſe plongeoit ſur les bords Phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas! ſont-ils moins mon ouvrage?
Une ſeconde Troie a ſignalé ma rage.

J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur Roi,
Pâles & languissans se traîner après moi.
Tu les as vus, tout prêts à perdre la lumiere,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misere.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris :
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur salut, enfin, cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.
Meurs du moins, Roi sans foi, pour ne plus résister
A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :
A des crimes nouveaux votre cœur se prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoûtant le mépris à l'offense,
Porter jusqu'aux autels la désobéissance ?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur ;
Le Ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'espérez-vous, Seigneur? Que prétendez-vous faire?
Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
Faire couler sans fruit un sang si précieux ?
Eh! qui de nous, hélas! témoin du sacrifice,
Voudra de votre mort rendre sa main complice ?
Qui, prêt à se baigner dans le sang de son Roi,
Voudroit charger sa main de cet horrible emploi ?
Qui de nous, contre lui, n'armeroit pas la sienne ?

IDOMÉNÉE.

Je le sais, & n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien ! avant ce coup, de cette même main,
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le sein.
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,
Je ne souffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte, en ce jour, ne sauroit m'émouvoir,
Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.
Je ne vous connois plus ; le grand Idoménée
Laisse à tous ses transports son âme abandonnée.
Ce Héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis, de lui-même, un terme à sa vertu.
Jettez sur vos sujets un regard moins sévere :
Ils vous ont appellé du sacré nom de pere.
De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds,
Avez-vous condamné vos sujets malheureux ?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable ?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des Dieux : leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable.
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.

Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zele,
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours ;
Facilite plutôt le trépas où je cours.
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante ?
Si je pouvois, hélas ! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.
Qu'il regne ; que sa tête, aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée :
Que mon fils, à son tour, assuré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi :
Que par toi tous ses pas, tournés vers la sagesse,
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.
Accoutume son cœur à suivre l'équité ;
Conserve-lui, sur-tout, cette sincérité
Rare dans tes pareils ; aux Rois si nécessaire ;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point ; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, Seigneur ; ou craignez....

IDOMÉNÉE.

Leve-toi.
Quoique prêt à mourir je suis toujours ton Roi.

Je veux être obéi; ceſſe de me contraindre.
Parmi tant de malheurs, eſt-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels ſont les tourmens qui déchirent mon cœur;
Et, par pitié du moins, laiſſe-moi ma fureur.

SCENE V.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

JE vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle
De mes triſtes projets lui cache la nouvelle:
Je n'en mourrois pas moins; & tes ſoins dangereux
Rendroient, ſans me ſauver, mon deſtin plus affreux.
Idamante, approchez: votre Roi vous fait grâce.
Venez, mon fils, venez, qu'un pere vous embraſſe.
Ne craignez plus mes feux: par un juſte retour,
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laiſſa ſurprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes tranſports; mon fils, embraſſez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux deſtin retrouvé-je mon Roi?
Quel Dieu, dans votre ſein étouffant la colere,
Me rouvre encor les bras d'un ſi généreux pere?
Que cet embraſſement pour un fils a d'appas!
Je le deſirois trop, pour ne l'obtenir pas.

Idamante, accablé des rigueurs d'Erixène,
N'en a point fait, Seigneur, sa plus cruelle peine.
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe:
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
Au pied de leurs autels interroger les Dieux.
Heureux, si, pour savoir leur volonté suprême,
Je les eusse plutôt consultés par moi-même!

IDAMANTE.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils; où je vais, vous ne me suivrez pas.
D'un mystere où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler:
Jusques-là votre cœur ne doit point se troubler.
Rejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiserai les Dieux.... Fléchissez Erixène....
Adieu.....

IDAMANTE.

Permettez-moi.....

IDOMÉNÉE.

Mon fils.... Je vous l'ai dit....
Je vais seul aux autels, & ce mot vous suffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

ENFIN, à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
Mais que vois-je? grands Dieux! quel funeste spectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi?
Sophronyme, parlez.....

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?
O déplorable sang! famille infortunée!
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir!
Parlez, où va le Roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah Ciel!

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle:
Eh! ce n'est pas son sang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'est pas son sang! Qu'entends-je? Quelle horreur!
C'est donc le mien?

SOPHRONYME.

Hélas! j'en ai trop dit, Seigneur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

QU'AI-JE entendu? grands Dieux! quel horrible myſtere
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon pere!
A la fin, ſans nuage, il éclate à mes yeux,
Ce ſacrilége vœu, ce myſtere odieux.
Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le ſang doit fléchir le Ciel qui vous opprime,
Peuples, ceſſez de plaindre un choix ſi glorieux;
Il eſt beau de mourir pour appaiſer les Dieux.
(*à Polyclete.*)
Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre:
Que ſervent tes regrets? Que te ſert de me ſuivre?
Diſſipe tes ſoupçons, ne crains rien, laiſſe-moi,
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roi.
Hélas! quoique ſa main, par mes ſoins déſarmée,
Ne laiſſe aucune crainte à mon âme alarmée,
Quoique par-tout ſa garde accompagne ſes pas,
Cependant, s'il ſe peut, ne l'abandonne pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même ;
Mais je crains les transports de sa douleur extrême :
Je me sens pénétrer de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCENE II.

IDAMANTE, *seul.*

ENFIN, loin des témoins dont l'aspect m'importune
Je puis en liberté plaindre mon infortune ;
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de ses derniers momens.
Ciel ! quel est mon malheur ! quelle rigueur extrême
Quel sort, pour ennemis, m'offre tout ce que j'aime
Je trouve en même jour, conjurés contre moi,
Les implacables Dieux, ma Princesse & mon Roi.
Pardonnez, Dieux puissans, si je vous fais attendre :
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre :
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi,
Dieux cruels ? Que dis-tu, misérable victime ?
Né d'un sang criminel, te manque-t il un crime ?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le Ciel a couverts des maux les plus affreux ?
Va, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuser les Dieux de te l'avoir ravie ;
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.

ourrois-tu regretter, objet de tant de haîne,
uelques jours échappés aux rigueurs d'Erixène ?
qui peut éprouver un sort comme le mien,
a mort est-elle un mal ; la vie est-elle un bien ?
élas ! si je me plains, & si mon cœur murmure,
es plaintes ne sont point l'effet de la nature.
e crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
ue le coup qui me doit priver de mon amour.
llons, c'est trop tarder....D'où vient que je frissonne ?
t-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?
élas ! il en est temps, courons où je le doi ;
n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
ssez sur ses projets mon âme combattue,
cédé....

SCENE III.

ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

QUEL objet vient s'offrir à ma vue !
h ! fuyons.... mon devoir parleroit vainement,
je pouvois encore....

ÉRIXÈNE.

Arrêtez un moment.
ous me voyez, Seigneur, inquiette, éperdue ;
e mortelles frayeurs je me sens l'âme émue.

De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courois aux autels, peut-être malgré moi.
J'allois voir immoler, dans ma juste colere,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon pere.
Qu'ai-je fait! & de quoi se flattoit mon courroux!
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grâce, éclaircissez mon trouble & mes alarmes:
D'un peuple qui gémit & les cris & les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel, juste, quoique sévere,
Semble enfin respecter la tête de mon pere.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,
Madame; trop heureux, si la mort, que j'implore,
Appaise le courroux de tout ce que j'adore!
Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes Dieux.

ÉRIXÈNE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux Dieux vengeurs? Qu'ai-je fait, ma heureuse!
J'ai révélé l'oracle; & ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystere,
Et croire vos vertus l'objet de leur colere;
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?

on, Seigneur, non, jamais votre fiere ennemie
'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
oi la poursuivre ! hélas ! les Dieux me sont témoins
ue mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

uel bonheur est le mien ! près de perdre la vie,
u'il m'est doux de trouver Erixène attendrie !

ÉRIXÈNE.

ui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs ;
: ne puis les causer, sans y donner des pleurs :
: ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête ;
: ne le verrai point tomber sur votre tête.
: vais quitter des lieux si terribles pour moi ;
ais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le Roi.
on, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
n ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

h ! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux
ù je vais appaiser la colere des Dieux.
adame, s'il est vrai qu'Erixène sensible
it laissé désarmer son courroux inflexible,
u nom d'un tendre amour, conservez pour le Roi
ette même pitié que vous marquez pour moi.
: coup cruel qui va trancher ma destinée,
ombera moins sur moi que sur Idoménée :
n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.
'accablez plus, Madame, un Roi si malheureux.

Laissez-vous attendrir à ma juste priere;
J'ôse enfin implorer vos bontés pour mon pere.

ÉRIXÈNE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? Et que me dites-vous?
Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux.
Lui votre pere? ô Ciel! après son vœu funeste,
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement!
Qui? lui!... le meurtrier d'un pere, d'un amant!
Ma haîne contre lui sera toujours la même:
Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime..
Où s'égare mon cœur!... de ce que je me dois
Quel oubli! mes remords ont étouffé ma voix....
Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes,
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes
Qu'ai-je dit? quel secret osé-je révéler?
Me reste-t-il encor la force de parler?
Ah! Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous? ô Ciel! Ainsi donc votre cœur
Garde, même en aimant, sa premiere rigueur!
Calmez de ce transport l'injuste violence.
Votre amour est-il donc un reste de vengeance?
Faut-il en voir, hélas! tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
Ah, cruelle! du moins au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXÈNE.

ÉRIXÈNE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit.
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je cède au transport où mon amour me livre,
A ma gloire, du moins, je ne fais point survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits;
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie?
Ah! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie:
Que le destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours;
Et, quel que soit le sort que vous deviez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi, dès ce moment, je vais fuir de la Crète.
Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite!

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins, dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.
Ne les détournez point dans ce moment funeste;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez.... ou ma mort....

ÉRIXÈNE.

Ah! de grace, Seigneur,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre;
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE, *seul.*

VOUS l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :
Jusques-là, Dieux puissans, suspendez votre haîne.
Mais, qu'est-ce que j'entends?... Je tremble, je frémis.

SCENE V ET DERNIERE.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE, GARDES.

IDOMÉNÉE.

VOUS m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle;
Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois.... Je ne vous quitte pas :
Les Dieux auront en vain juré votre trépas,
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice;
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah! Seigneur, c'en eſt trop : n'irritez plus les Dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez, ſans murmurer, ſacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle eſt pourſuivie.
Ah! ſi je vous ſuis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reſte de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en preſſe;
Accompliſſez enfin une auguſte promeſſe.
De vos retardemens voyez quel eſt le fruit :
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple eſt inſtruit.
Chaque inſtant de ma vie eſt au Ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu, puiſqu'elle en fut le gage.

IDOMÉNÉE.

Inexorables Dieux, par combien de détours
Avez-vous de mes ſoins ſu traverſer le cours!
Que de votre courroux la fatale puiſſance
A bien ſu ſe jouer de ma vaine prudence!
Barbares, quand je meurs, qu'exigez-vous de moi?
N'étoit-ce pas aſſez pour victime qu'un Roi?
Par un ſang que verſoit un repentir ſincere,
Je courois aux autels prêt à vous ſatisfaire.
Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eût fallu vous rendre au ſang de la victime.
Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime;
Je déſavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Déſavouez plutôt ces horribles tranſports;

Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse ;
Et revenez aux soins d'une âme vertueuse.
De ces Dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre âme impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable ?
Tout périt ; ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans :
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre ;
Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur ; & ces sujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
D'un peuple, pour son Roi, si tendre, si fidele,
Du sang de votre fils récompensez le zele.
Ces peuples, que le Ciel soumit à votre loi,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi ?
Terminez, par ma mort, l'excès de leur misere :
Dans ces tristes momens soyez plus Roi que pere :
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang ;
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre ;
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre ?

IDOMÉNÉE.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers,
Dût la foudre à mes yeux embrâser l'Univers,
Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux transports de mon âme,

Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.
Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable,
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le Ciel, plus doux, enfin vous rend à mes souhaits:
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux autels consacrer les prémices:
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices;
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?

Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton pere infortuné :
N'attends pas que, touché d'une indigne priere,
J'arme contre tes jours une main meurtriere.
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais ;
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur ? & quel dessein barbare....

IDOMÉNÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.
Mes peuples, par vous-même instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grâce que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieu, mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah! Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire,
J'ose encore opposer les efforts....

IDOMÉNÉE.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux....

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.
(*Il se tue.*)
Dieux, recevez mon sang; voilà votre victime....

IDOMÉNÉE.

Inhumain! juste Ciel!... Ah! pere malheureux,
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un Prince généreux:
Le Ciel, pour s'appaiser, n'en demandoit point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi,
Il falloit le remplir ou par vous, ou par moi.
Les Dieux vouloient mon sang; ma main obéissante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit;
Le Ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit:
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même.

IDOMÉNÉE.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

FIN.

ATRÉE

ET

THYESTE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 14 Mars 1707.

PRÉFACE.

QUOIQUE je ne connoiſſe que trop combien il eſt inutile de répondre au Public, cette tendreſſe ſi naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté ſur mes réflexions. Toute la prudence humaine eſt un frein léger pour un Auteur qui ſe croit léſé. Ce n'eſt pas que je ne ſache qu'il n'y a plus de ſalut à faire dans quelque Préface que ce ſoit. Le Public ſemble être devenu d'airain pour nous : inacceſſible déſormais à tous ces petits traités de paix que nous faiſions autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de ſa critique une eſpece de religion inconteſtable, & veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raiſons du monde, nous n'ayons ſouvent tort. Plus nous voulons nous juſtifier, plus on nous croit entêtés. Si nous ſommes humbles, on nous trouve rampans ; ſi nous

ſommes modeſtes, hypocrites; ſi nous répondons avec fermeté, nous manquons de reſpect. Un Auteur eſt préciſément comme un eſclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite ſouvent ſans ſujet, & qui veut pourtant le maltraiter ſans réplique. Que le Lecteur ne me ſache point mauvais gré, ſi je me trouve aujourd'hui entre ſes mains : ce n'eſt aſſurément point par ma faute. Je proteſte, avec toute la bonne-foi qu'on peut exiger de moi en pareille occaſion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre ſous la preſſe. Il y a près de trois ans que je refuſois conſtamment mon *Atrée ;* & je ne l'aurois effectivement jamais donné, ſi on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émûrent : je ne pus, ſans pitié, le voir ainſi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur, avec celles d'un Auteur, c'en eſt trop de moitié. C'eſt ce qui me détermina en même temps à donner *Electre*, pour qui je craignois un ſort ſemblable ; & avec une Préface, qui pis eſt. Pour *Idoménée*, ce fut une témérité de jeune

homme, qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; c'est d'*Atrée*. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la Tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des Spectateurs sous des images intéressantes; qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur délicatesse, ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir *Atrée* sous une figure désagréable, je fais enlever *Ærope* aux autels mêmes, & je mets ce Prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la Fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon *Atrée* soit aussi cruel que celui de Séneque. Il m'a suffi de faire craindre pour *Thyeste* toutes les horreurs de la coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avouerai cependant que cette Scene me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure, que celle où *Cléopâtre*, dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'*Atrée*, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux *Thyeste*, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout

l'honneur de l'invention : on me chargea de toutes les iniquités d'*Atrée ;* & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre ; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, *Atrée* eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. *Atrée* éleve *Plisthène* pour faire périr un jour *Thyeste* par les mains de son propre fils ; surprend un serment à ce jeune Prince, qui désobéit cependant à la vue de *Thyeste*. *Atrée* n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus

violens pour obliger *Pliſthène* à exécuter ſon ſerment ; ce qu'il refuſe de faire. *Atrée*, qui veut ſe venger de *Thyeſte* d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une ſeconde réconciliation. J'ôſe dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adreſſe eſt mis en œuvre par ce Prince cruel. Il eſt impoſſible que *Thyeſte* lui-même, fût-il auſſi fourbe que ſon frere, ne donne dans le piége qui lui eſt tendu. On n'a qu'à lire la Piece ſans prévention, l'on verra que je n'ai point tort ; &, ſi cela eſt, plus *Atrée* eſt fourbe, & mieux j'ai rempli ſon caractere ; puiſque la trahiſon & la diſſimulation ſont preſque toujours inſéparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la premiere édition de mes Œuvres, & j'ai cru devoir la laiſſer telle qu'elle eſt entre les mains de tout le monde : mais, comme le Public, à l'égard d'*Atrée*, ne s'eſt point piqué, dans ſes jugemens, de cette prétendue infaillibilité que j'ai oſé lui reprocher, il eſt bien juſte, puiſqu'il a changé de ſentiment, que je change de ſtyle ;

que je faſſe ſuccéder la reconnoiſſance aux laintes: bien entendu que je ne les lui épargne-ai pas, s'il s'aviſe jamais de ne prendre plus à uelques-unes de mes Pieces le même plaiſir u'il y a pris autrefois.

ACTEURS.

ATRÉE, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Mycènes, Frere d'Atrée.*

PLISTHÈNE, *Fils d'Ærope & de Thyeſte, cru fils d'Atrée.*

THÉODAMIE, *Fille de Thyeſte.*

EURYSTHÈNE, *Confident d'Atrée.*

ALCYMÉDON, *Officier de la Flotte.*

THESSANDRE, *Confident de Pliſthène.*

LÉONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La Scene eſt à Chalcys, Capitale de l'Iſle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE.

AVEC l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent, avec les flots, exciter mon courroux.
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Aviliſſe l'honneur de ſes derniers travaux.
Allez, Alcymédon : que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Iſle d'Eubée.
Puiſque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ſes Chefs mes ordres abſolus.
Que tout ſoit prêt.

SCENE II.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à ſes Gardes.*

ET vous, que l'on cherche Pliſthène;
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euriſthène.

SCENE III.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

ENFIN, ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir & la fierté.
Athènes, trop long-temps l'asyle de Thyeste,
Eprouvera bientôt le sort le plus funeste :
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs & la flamme & la mort.

EURISTHÈNE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste.
Ah! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux,
N'est plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,
Que le barbare soin de prolonger sa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui, que je le laisse vivre!

Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait souf
ferts,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux Enfers:
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre:
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance:
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
Et, s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste;
Ma raison m'abandonne, au seul nom de Thyeste
Instruit, par ses fureurs, à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable;
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelqu'égard pour un nœud si sacré?
Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHÈNE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

is plutôt qu'à punir mon âme ingénieuse
léditoit dès ce temps une vengeance affreuse :
e n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler :
'est un projet enfin à te faire trembler.
ıstruit des noirs transports où mon âme est livrée,
is mieux dans le secret & dans le cœur d'Atrée.
e ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi ;
t je te les cachois, sans soupçonner ta foi,
coute. Il te souvient de ce triste hyménée
ui d'Ærope à mon sort unit la destinée.
et hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
lais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
u'à ces mêmes autels, & par la main d'un frere,
e me vis enlever une épouse si chere.
es yeux furent témoins des transports de mon cœur :
peine mon amour égaloit ma fureur ;
mais amant trahi ne l'a plus signalée.
ycènes (tu le sais) sans pitié désolée,
ar le fer & le feu vit déchirer son sein ;
on amour outragé me rendit inhumain.
nfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
près un an, revint entre les mains d'Atrée.
uoique déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
ussent depuis ce temps mis une autre en mon lit ;
algré tous les appas d'une épouse nouvelle,
rope à mes regards n'en parut que plus belle.
ais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
lle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux ;

Et liée à l'ingrat d'une ſecrette chaîne,
Ærope (le dirai-je) en eut pour fruit Pliſthène.

EURISTHÈNE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entends? quoi! Pliſthène
Seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre ſucceſſeur,
Pour votre fils, enfin?

ATRÉE.

C'eſt lui-même, Euriſthène.
C'eſt ce même Guerrier, c'eſt ce même Pliſthène,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor, ſous ce nom,
Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.
Tu ſais, pour me venger de ſa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere.
Heureux, ſi le poiſon qui ſervit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur!
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeſte,
Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte.
Je ne puis, ſans frémir, y penſer aujourd'hui;
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot ſurprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.
(*Il lui montre en ce moment une Lettre d'Ærope.*

LETTRE D'ÆROPE.

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux
» Cher Thyeſte, & je meurs ſans regretter la vie
» Puiſ

» Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
» Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
» Pliſthène fut le fruit de nos triſtes amours :
» S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours ;
» Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon pere
» Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mere ».

Juge de quels ſuccès ſes ſoins furent ſuivis ;
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils :
Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance.
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au palais apporter en ſecret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine ;
Pour remplir mes projets, je le nommai Pliſthène,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Deſtins ennemis.
C'eſt ſous un nom ſi cher qu'Argos l'a vu paroître :
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
Et laiſſant ce ſecret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu ſais, ſans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthène ;
Et, puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi, Seigneur ! ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez réſerver Pliſthène au parricide?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere;
Que Thyeste, en mourant, de son malheur instruit,
De ses lâches amours reconnoisse le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître;
Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
Contre Thyeste enfin tout paroît légitime;
Je n'arme contre lui que le fruit de son crime:
Son forfait mit au jour ce Prince malheureux,
Il faut, par un forfait, les en priver tous deux.
Thyeste est sans soupçons, & son âme abusée
Ne me croit occupé que de l'Isle d'Eubée:
Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
Athènes, disposée à servir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;
Et son Roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur
Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien ! sur votre frere épuisez votre haîne ;
Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

ATRÉE.

Plisthène, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé ;
Et comme il a déjà tous les traits de sa mere,
Il auroit quelque jour les vices de son pere.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?
Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux ;
Il m'a trompé : son fils me tromperoit de même :
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême.
Le titre de mon fils l'assûre de ce rang ;
En faudra-t-il, pour lui, priver mon propre sang ?
Que dis-je ? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours,
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haîne me livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve, ou non, un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.

SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE, *bas à Euristhène.*

MAIS Plisthène paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence.
(*à Plisthène.*)
Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long-temps différé.
Tout semble en ce moment proscrire un infidele ;
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle.
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son chef, se croit déjà vainqueur.
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même ;
Et moi, que ce Héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce chef la valeur & le zele ;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidele.
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême ;
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,

(Si le Destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haîne;
A peine mon courroux égale son grand cœur.
Il vengera son pere.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, Seigneur,
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur....

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHÈNE.

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon Roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des fermens que mon cœur vous rassûre?
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet & de fils.
Oui, j'atteste des Dieux la majesté sacrée
Que je serai soumis aux volontés d'Atrée;

Que, par moi seul enfin, son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE.

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que votre bras, à l'Attique funeste,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

PLISTHÈNE.

Moi, Seigneur?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?
Quel repentir succede à votre empressement?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître?
Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau:
Je serai son vainqueur, & non pas son bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre?
En répandant son sang, je répandrois le vôtre.
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi?

ATRÉE.

Les Dieux m'en sont garans; c'en est assez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juste Ciel !

ATRÉE.

J'entrevois, dans votre âme interdite,
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus :
Partez, obéissez, & ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCENE V.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

QU'AI-JE fait, malheureux? quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur ;
Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes sermens malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse ;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.

Mais pourquoi m'alarmer d'un ferment si funeste?
Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui
reste?
Athènes me répond d'un trépas glorieux;
Et j'y cours m'affranchir d'un ferment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort est désormais le seul Dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? Quoi! pour une inconnue...

PLISTHÈNE.

Peux-tu me condamner, Thessandre? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grâce & plus de majesté
N'ont distingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême:
De superbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du sang marque la dignité.
Je te dirai bien plus: cette même inconnue
Voit mon âme à regret dans ses fers retenue:
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang,
Ne peut être formé que d'un illustre sang.

Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans son amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes Dieux!
Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,
Déplorable jouet des vents & de l'orage,
Qui même, en l'y poussant, l'envioient au rivage;
Roulant parmi les flots, les morts & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
Mourante entre les bras de son malheureux pere,
Tout prêt lui-même à suivre une fille si chere...?
J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'est le Roi....

SCENE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Thessandre.*

MAIS non, c'est l'étrangere. Ah! qu'est-ce que je voi,
Thessandre? un soin pressant semble occuper son âme.
(*à Théodamie.*)
Où portez-vous vos pas? Me cherchez-vous, Madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'est vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.
D'Athènes, dès long-temps, embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;

Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcys, elle n'attend que vous.
Si ce n'est pas vous faire une injuste priere,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere.
Le sien, vous le savez, périt presqu'à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous sauvâtes des flots & le pere & la fille;
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée en ce climat tout respecte les loix.
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême.
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même il doit être témoin:
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce palais vous offrit à sa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui;
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui:
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre pere?
Quel est son nom, le vôtre? où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.

Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grece ;
Et j'ignore en quel lieu, ſortant de ces climats,
Mon pere infortuné doit adreſſer ſes pas.

PLISTHÈNE.

Je ne vous preſſe point d'éclaircir ce myſtere :
Je ſouſcris au ſecret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux eſpoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, puniſſez-le, Madame,
D'ôſer brûler pour vous de la plus vive flamme :
Et moi, prêt d'adorer juſqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chaſſe de mon cœur :
C'eſt, dans mon ſort cruel, mon unique eſpérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offenſe :
Le Ciel m'en eſt témoin ; & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
Ce cœur, à qui le vôtre eſt toujours ſi ſévere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus ſincere.
Inutiles reſpects, reproches ſuperflus !
Tout va nous ſéparer ; je ne vous verrai plus.
Adieu, Madame, adieu : prompt à vous ſatisfaire,
Je reviendrai, pour vous, m'employer près d'un pere :
Quel qu'en ſoit le ſuccès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres ſoins.

SCENE VII.

THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

Où sommes-nous, hélas? ma chere Léonide?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide?
O vous, qui nous jettez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces lieux,
Dieux puissans, sauvez-nous d'une main ennemie!
Quel séjour pour Thyeste & pour Théodamie!
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Attée, après vingt ans rallumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere,
Arme pour désoler l'asyle de son frere.
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tour en secret arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,
Ou pendant que Chalcys, par de puissans efforts,
Retiendroit le Tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets, inutile espérance!
L'Euripe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance;
Et c'est ce même amant, ce Prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce Prince, à qui je dois le salut de mon pere,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misere.

Athènes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce Héros.
Trop heureux cependant, si de l'Isle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée!
Sauvez-l'en, s'il se peut, grands Dieux! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous?
Ciel! puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frere:
Atrée est un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux:
Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux,
Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître;
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître!

LÉONIDE.

Espérez du Destin un traitement plus doux;
Que craindre d'un Tyran, quand son fils est pour vous?
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre:
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste!
Hélas! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée;
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.

Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon pere m'attend ; allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre :
Heureuse cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

CE n'eſt plus pour tenter une grâce incertaine ;
Mais, avant ſon départ, je voudrois voir Pliſthène :
Léonide, ſachez s'il n'eſt point de retour.

SCENE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

MA fille, il faut ſonger à fuir de ce ſéjour :
Tout menace à la fois l'aſyle de Thyeſte ;
Défendons, s'il ſe peut, le ſeul bien qui nous reſte.
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs ?
Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs ?
Pourquoi, ſur mes deſirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le Tyran ? Qu'en avez-vous à craindre ?

Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir ?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile se déploie, & flotte au gré des vents,
Laissez-moi profiter de ces heureux instans.
Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée :
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse ?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le Tyran se prépare,
Les vents vont de cette Isle éloigner ce barbare :
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! eh quoi ! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non, je ne puis voir désoler, sans secours,
Des Etats si long-temps l'asyle de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycènes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes ;
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre ou mourir

Vous m'oppoſez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me ſoupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, ſans ſecours, ſans ſuite dans ces lieux,
Sans éclat qui ſur moi puiſſe attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleſte,
Hélas ! & qui pourroit reconnoître Thyeſte ?
Voyez donc le Tyran : quel que ſoit ſon courroux,
C'eſt aſſez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille ; vous ſavez que ſa main meurtriere
Ne pourſuit point ſur vous le crime d'une mere :
C'eſt moi ſeul, c'eſt Ærope enlevée à ſes vœux,
Et vous ne ſortez point de ce ſang malheureux.
Allez : votre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
Eſt le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaiſſeau ; quel qu'en ſoit le danger,
Mon cœur au déſeſpoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périſſe plutôt l'aſyle qui nous reſte,
Que de tenter, Seigneur, un ſecours ſi funeſte !

THYESTE.

Un duſſé-je périr, ſongez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.
Du ſoleil à regret j'y revois la lumiere.
Malgré moi, le ſommeil y ferme ma paupiere.
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours :
Tout à de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre :

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des Mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'Ombre
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi :
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste ».
Le Spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau
A ces mots, m'a traîné jusques sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre & ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies.
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive & désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissans ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.

mille affreux objets l'âme entiere livrée,
la frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée.
e cruel, d'une main, sembloit m'ouvrir le flanc,
t de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang.
e flambeau s'est éteint, l'Ombre a percé la terre ;
t le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
e phantôme peut-il troubler votre grand cœur ?
'est une illusion....

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
ins les ennuis secrets où ma douleur me plonge.
en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux,
ue d'un songe si triste, & peut-être des Dieux.
e ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

ous connoissez aussi les vertus de Plisthène....

THYESTE.

uoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
générosité me force à l'estimer.
a fille, à ses vertus je sais rendre justice ;
es fureurs du Tyran son fils n'est point complice,
: sens bien quelquefois que je dois le haïr ;
ais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir.
élas ! & plus je vois ce généreux Plisthène,
us j'y trouve des traits qui désarment ma haîne.

Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran ; je vous laisse avec lui.
Ma fille, devenez vous-même notre appui ;
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frere ;
Songez qu'il faut sauver & vous & votre pere.

SCENE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort ;
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes :
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus de Athènes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci ;
Le Chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon : allez ; qu'on me l'amene
Je l'attends : avec lui faites venir Plisthène ;
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

SCENE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

MADAME, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

ête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
uffrez qu'une étrangere aujourd'hui vous implore.
éprouve dès long-temps qu'un Roi si généreux
e voit point, sans pitié, le sort des malheureux.
r ces bords, échappée au plus cruel naufrage,
s flots de mes débris ont couvert ce rivage.
ns appui, sans secours dans ces lieux écartés,
ttends tout désormais de vos seules bontés.
ous parûtes sensible au destin qui m'accable.
uis-je espérer, Seigneur, qu'un Roi si redoutable
aigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

uisque la mer vous laisse une libre retraite,
donnez, & bientôt vous serez satisfaite;
sposez de ma flotte avec autorité.
n vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
ête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
i vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'eſt à Byzance
Que je prétends bientôt, aux pieds de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, Madame, eſt-ce votre patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange ſort, ſi loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux Etats?
Ce vaiſſeau, que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous ſauvant des flots, mon fils (je m'en ſouviens)
Ne trouva ſur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous pouſſés ſur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce palais a ſauvé votre fils,
Ne ſont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
Pliſthène ſur ces bords rencontra votre pere:
Dédaigne-t-il un Roi qui devient ſon appui?
D'où vient que devant moi vous paroiſſez ſans lui?

THÉODAMIE.

(on pere infortuné, ſans amis, ſans patrie,
raîne à regret, Seigneur, une importune vie,
t n'eſt point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

ardes, faites venir l'Etranger en ces lieux.
(*Quelques Gardes ſortent.*)

THÉODAMIE.

n doit des malheureux reſpecter la miſere.

ATRÉE.

e veux de ſes malheurs conſoler votre pere;
e ne veux rien de plus. Mais quel eſt votre effroi?
otre pere, Madame, eſt-il connu de moi?
-t-il quelques raiſons de redouter ma vue?
uelle eſt donc la frayeur dont je vous vois émue?

THÉODAMIE.

eigneur, d'aucun effroi mon cœur n'eſt agité.
(on pere peut ici paroître en ſûreté.
élas! à ſe cacher qui pourroit le contraindre?
tranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
ſes jours languiſſans le péril attaché
e retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

LE voilà : je succombe, & me soutiens à peine.
Dieux ! cachez-le au Tyran, ou ramenez Plisthène.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous ;
Quel est ton nom, ton rang ? Quels humains t'ont v
naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du Destin irrité.

ATRÉ

ATRÉE.

Où s'adreſſoient tes pas? & de quelle contrée
Revenoit ce vaiſſeau briſé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Seſtos; & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux? ....

THYESTE.

Seigneur, c'eſt dans l'Aſie
Que je vais terminer ma déplorable vie ;
Eſpérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le ſecours que les flots m'ont ôté.
Daignez....

ATRÉE.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille !
Quel tranſport tout-à-coup dans mon cœur ſe réveille !
D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans ?
Quelle ſoudaine horreur s'empare de mes ſens ?
Toi, qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême,
Ciel, rends vrais mes ſoupçons, & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu ſa voix ;
Voilà ſes traits encore : ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine ;
Je le reconnoîtrois ſeulement à ma haîne.

Il fait pour se cacher des efforts superflus.
C'est Thyeste lui-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste, Seigneur !

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide !
Je ne le sens que trop au transport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier un nom si mépriſable ;
En est-il sous le Ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi : je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes soupçons & ta haîne funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah ! traître, c'en est trop : le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends grâces au Ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les Dieux approuvent mes desseins ;
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence,
T'amenent dans des lieux tout pleins de ma vengeanc
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.

Rien ne peut t'en sauver, la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long-temps sa chûte sur ta tête.
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope, par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours.
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Holà, Gardes, à moi !

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur !
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?
Ah, dans un malheureux reconnoissez un frere.
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.

Immolez donc, Seigneur, & le pere, & la fille ;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.
Qu'on lui donne la mort, Gardes ; qu'on m'obéisse ;
De son sang odieux qu'on épuise son flanc.....
(*bas, à part.*)
Mais non : une autre main doit verser tout son sang.
(*aux Gardes.*)
Oublions-je.... Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE, *à Atrée.*

CIEL ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur soudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THÉODAMIE, *à Plisthène.*

Ces transports où l'emporte une injuste colere,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere.
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre pere, Madame! ô ciel! que dites-vous?
(*à Atrée.*)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il, à son tour, violé ceux des Rois?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux! Que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat; en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! lui, Thyeste Seigneur?
Eh bien! en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même!
Quoi! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Ose, à mes yeux encor, s'intéresser pour lui!
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidele,
Tu disposes ton bras à servir ma querelle?

PLISTHÈNE.

Plutôt mourir cent fois : je n'ai point à choiſir;
Dans mon ſang, s'il le faut, baignez-vous à loiſir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette derniere grâce.
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent.
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent:
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger.
C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide! ſi près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clémence?

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ton ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours?
Eh! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frere?
Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité?
Surmonte, comme moi, la vengeance & la haîne;
Regle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſthène,
Et tu verras bientôt, ſi j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRÉE.

Quels ſeront tes garans, lorſque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire?

Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense;
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misere,
Considere un moment ton déplorable frere:
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je paroîs devant toi.

PLISTHÈNE.

Ah! rendez-vous, Seigneur; je vois que la Nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure.
Ne le combattez point par des soins odieux;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.
C'est votre frere enfin; que rien ne vous arrête.
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthène, c'en est fait; je me rends à ta voix,
Je me sens attendri pour la premiere fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassûre:
De mon inimitié ne crains point les retours;
Ce jour même en verra finir le triste cours.
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Plisthène;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haîne.

Ses soins & ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils, à son tour, me répondra de toi :
Je n'en demande point de garant plus sincere.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un pere.
Allez, & que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCENE VII.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec soin observer, Euristhène.
Disperse les Soldats les plus chers à Plisthène ;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin, grâces aux Dieux, je tiens en ma puiſſance
Le perfide ennemi que pourſuit ma vengeance :
On l'obſerve en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a ſauvé ne ſert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il eſt temps que ma colere éclate ;
Profitons avec ſoin du moment qui la flatte ;
Et que l'ingrat Thyeſte éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans ſon amour.

EURISTHÈNE.

Eh ! qui vous répondra que Pliſthène obéiſſe ;
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous ſouvient-il plus que, prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous déſobéir ?

ATRÉE.

Il eſt vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me ſuis vu contraint de n'oſer l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?

N'avoit-il pas juré de servir ma colere ?
Tant de soins redoublés pour la fille & le pere
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non ; la source en est dans un cœur amoureux.
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie,
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie :
Je n'en puis plus douter : il la voit chaque jour,
Il a pris dans ses yeux ce déteſtable amour ;
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !
Que pouvoit-il sortir d'Ærope & de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?
Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne !
Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

ATRÉE, *seul.*

LE Soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De son amour pour lui ma vengeance allarmée
Déjà loin de Chalcys a dispersé l'armée :

Tout ce que ce palais rassemble autour de moi,
Sont autant de Sujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?
Son amour me répond de son obéissance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de si près encor je m'en vais l'observer,
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE, *bas.*

JE le vois; & pour peu qu'il ôse la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.
(*haut.*)
Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haîne.
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre;

Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et, bravant sans respect & les Dieux & son pere,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légere.

PLISTHÈNE.

Où sont vos ennemis ? j'avois cru que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais.
Je n'y vois que des cœurs, pour vous, remplis de zele,
Et qu'un fils, pour son Roi, respectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où sont vos ennemis, & quels sont mes sermens ?

ATRÉE.

Où sont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Thyeste est dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre !
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHÈNE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée ;
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense ;
Je ne me souviens plus que de votre clémence.

Mon devoir a ſes droits, mais ma gloire a les ſiens;
Et vos dernier ſermens m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un ſerment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre?
Et tu verras bientôt, ſi j'explique le mien,
Que ce dernier ſerment ajoûte encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Pliſthène,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haîne.
Fais couler tout le ſang que j'exige de toi,
Ta main de mes ſermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux enfin eſt ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Deſcendre à des détours ſi peu dignes de lui?
Non, par de feints ſermens, je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des Dieux la majeſté ſacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus ſaints.
Enchanté d'une paix ſi long-temps attendue,
Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudiſſois, dans des momens ſi doux,
D'avoir pu d'un Héros déſarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offenſe,
Qui, maître de punir, mépriſoit la vengeance.
Thyeſte eſt criminel, voulez-vous l'être auſſi?
Sont-ce-là vos ſermens? Pardonnez-vous ainſi?

ATRÉE.

Qui? moi lui pardonner! Les fieres Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes fermens, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!
Laisse-là ces fermens; si j'ai pu les trahir,
C'est au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chere espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthène est un Héros, son pere est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.
Ah! ne me force point, dans ma fureur extrême,
(Que sais-je? hélas!) peut-être à t'immoler toi-même:
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé.
Oui, Seigneur; & ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir:
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin, j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide,

Tu trahis pour Thyeſte & les Dieux & ta foi ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il eſt connu de toi.
Oſe encor me jurer que, pour Théodamie,
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie.

PLISTHÈNE.

Ah ! ſi c'eſt-là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, Seigneur, il eſt vrai, la Princeſſe m'eſt chere ;
Jugez ſi c'eſt à moi d'aſſaſſiner ſon pere.
Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein ;
Et, pour verſer ſon ſang, vous choiſiſſez ma main !

ATRÉE.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure ?
Voyons ſi cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie ;
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHÈNE.

Ah ! grands Dieux !

ATRÉE.

Tu frémis ; je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHÈNE.

Ah ! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte ;
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſte.

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, acheve ma vengeance.
L'instant fatal approche, & Thyeste s'avance :
S'il n'est mort, lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits: avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta Princesse ;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi ! vous l'immoleriez ? je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante
Ah ! Seigneur !

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante ;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCENE IV.

PLISTHÈNE, *seul.*

DIEUX ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien ;
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE V.

THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

PRINCE, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui!

PLISTHÈNE.

Quel appui, juste Ciel! quel cœur impitoyable
Ne seroit point touché du sort qui vous accable?
Ah! plût aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une si chere vie éterniser le cours!
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur:
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un Héros que l'Univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous?
Non, l'amitié n'a point de sentimens si doux.

PLISTHÈNE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en est témoin.
A-peine la Nature iroit-elle aussi loin ;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le Ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes!
Vous soupirez, la mort est peinte dans vos yeux ;
Vos regards attendris se tournent vers les Cieux.
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène ?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi ?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime
Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! cher Prince, au nom de
Dieux,
Au nom d'une amitié si sincere & si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE.

Ah! dois-je vous l'apprendre ?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystere,
Cher Prince ? & qu'ai-je encore à craindre de mon frere ?

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *appercevant Atrée.*

AH! Ciel!

ATRÉE, *à Plisthène.*

C'est donc ainsi que, fidele à son Roi....
Mais je sais de quel prix récompenser la foi....

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, si jamais....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire ?
Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
Votre frivole excuse exige un autre temps ;
Et mon cœur est rempli de soins plus importans.

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

DE ce transport, Seigneur, que faut-il que j
pense ?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix... ?

ATRÉE.

Quel est donc ce langage ?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?
Allez : de mes desseins vous serez éclairci ;
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCENE VIII.

ATRÉE, *seul.*

QUOI ! même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !
Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait,
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice ;
Ton Roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un supplice.
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît, tout respire le crime ;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime,
Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger,
Que de charger son fils du soin de l'égorger ?
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite.
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort.
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle.

Vengeons tous nos affronts; mais par un tel forfait,
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe;
Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur?
Courons tout préparer; &, par un coup funeſte,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte.
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, Seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHÈNE.

D'un cœur au déſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits?
D'où naît ce déſeſpoir que chaque inſtant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaiſſeaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher ſur vos pas?
Parlez, Seigneur: le Roi, déſormais plus ſévere....

PLISTHÈNE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps reſpecté,
Laiſſe un moment l'amour agir en liberté.

Les rigoureuſes loix qu'impoſe la Nature
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets perſécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous preſſ

PLISTHÈNE.

Theſſandre, il faut périr, ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver! & de qui?

PLISTHÈNE.

Du Roi, dont la fureu
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois-tu que du Roi la haîne ſanguinaire
A voulu me forcer d'aſſaſſiner ſon frere;
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De ſa fille, au refus, il doit verſer le ſang?
Ah! je me ſens ſaiſir d'une fureur nouvelle.
Courons, pour la ſauver, où mon honneur m'appe
Mais où la rencontrer? Eh quoi! les juſtes Dieux
M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux?

C

Que fait Thyeſte ? Hélas ! qu'eſt-elle devenue ?
Qui peut dans ce palais la ſouſtraire à ma vue ?
Je frémis : retournons les chercher en ces lieux ;
Les en ſauver, Theſſandre, ou périr à leurs yeux.
Allons : ne laiſſons point, dans l'ardeur qui m'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir ſur un crime.
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorſque je n'attends rien que de mon déſeſpoir.
Suis-moi ; c'eſt trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à ſauver ce qu'on aime.
Ce n'eſt point un forfait ; c'eſt imiter les Dieux,
Que de remplir ſon cœur du ſoin des malheureux.

SCENE II.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

MAIS que vois-je, Theſſandre ? ô Ciel ! quelle eſt ma joie !
(à Théodamie.)
Se peut-il qu'en ces lieux Pliſthène vous revoie ?
L'unique objet des ſoins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous eſt-il donc rendu ?
Quoi ! c'eſt vous, ma Princeſſe ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon âme eſt charmée.

Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel eſt votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'eſt-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes.
Thyeſte va bientôt enſanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la ſienne eſt jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée.
Il erre en ce palais dans ce cruel deſſein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le ſein.
Il eſt perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le ſauvez d'Atrée, ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on obſerve ſes pas :
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre âme ;
Si moi-même en ſecret j'approuvai votre flamme,
S'il eſt vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le ſecourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoiſſance
D'un ſervice ſi grand ſera la récompenſe,
S'il avoit attendu que tant de ſoins pour nous
Vinſſent juſtifier ce qu'il ſentoit pour vous.

PLISTHÈNE.

Diſſipez vos frayeurs, & calmez vos alarmes.
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas beſoin de larmes.
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs
Ne craignez rien : mes ſoins ont prévenu vos pleurs.

De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteste ;
Croyez-en ces garans du salut de Thyeste.
Il m'est plus cher qu'à vous : sans me donner la mort,
Le Roi ne fera point l'arbitre de son sort.
Votre pere vivra : vous vivrez ; & Plisthène
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh ! que n'ai-je point fait ?
Hélas ! si vous saviez, d'un barbare projet,
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre...?
Venez, pour lui, pour vous je vais tout entreprendre ;
Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux !

SCENE III.

THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

MAIS Thyeste paroît : quel bonheur est le nôtre !
Quel favorable sort nous rejoint l'un & l'autre !

THYESTE, *appercevant Plisthène.*

Que vois-je? Dieux puissans, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi! Prince, vous vivez! Eh! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?
Que faisiez-vous, cher Prince? & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-tems vous cacher à nos yeux?
Effrayé des fureurs où mon âme est livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée.
Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me suis cru perdu.
J'allois tenter....

PLISTHÈNE.

Calmez le soin qui vous dévore;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez sans plus attendre;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu: mon âme est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince! qui? moi, que je vous abandonne!
Ah! ce n'eſt pas ainſi que ma gloire en ordonne.
Inſtruit par vos bontés pour un ſang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le deſtin me livre,
Je veux mourir en Roi, ſi je ne puis plus vivre.
Laiſſez-moi près de vous: je ne puis vous quitter.
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter:
Je ſens, à chaque inſtant, que mes craintes redoublent;
Que pour vous, en ſecret, mes entrailles ſe troublent.
Je combats vainement de ſi vives douleurs:
Un pouvoir inconnu me fait verſer des pleurs.
Laiſſez-moi partager le ſort qui vous menace.
Au courroux du Tyran la tendreſſe a fait place.
Les noms de fils pour lui ſont des noms ſuperflus,
Et ce n'eſt pas ſon ſang qu'il reſpecte le plus.

PLISTHÈNE.

Ah! qu'il verſe le mien: plût au Ciel que mon pere
Dans le ſang de ſon fils eût éteint ſa colere!
Fuyez, Seigneur, fuyez; & ne m'expoſez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas! je ne crains point pour votre ſeule vie:
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'eſt vous en dire aſſez, Seigneur, ſauvez du moins
L'objet de ma tendreſſe, & l'objet de mes ſoins;
Et ne m'expoſez pas à l'horreur légitime
D'avoir, ſans fruit, pour vous, oſé tenter un crime.

Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Thessandre, conduisez.....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHÈNE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi ?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance ;
Et le Ciel, dans son cœur, a pris votre défense.
(*à Thyeste.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeſte.*

RASSURE tes eſprits :
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte ;
Thyeſte, chaſſes-en les horreurs & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié :
Toute ma haîne cede à ma juſte pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée :
Tes malheurs ſont ſi grands, qu'elle en eſt déſarmée ;
Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs deſſeins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répete encor, tes malheurs ſont ſi grands,
Qu'à-peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*Il lui montre un Billet d'Ærope.*)
Ce Billet ſeul contient un ſecret ſi funeſte....
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reſte.
Tu n'as pas oublié les ſujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :

Souviens-t-en ; c'eſt à toi d'en garder la mémoire ;
Pour moi, je les oublie ; ils bleſſent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en ſens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain ſur mes ſermens ton âme raſſurée
Comptoit ſur une paix que je t'avois jurée ;
Car, dans l'inſtant fatal où j'atteſtois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'impoſois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Pliſthène
Par de pareils ſermens qui ſut tromper ma haîne.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejailliſſoit ſur lui.
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te raſſurer en le tenant de moi.

(*à Pliſthène.*)

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'eſt un crime à toi de ne le point ſervir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'aſſouvir !
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere ;
Le malheureux auroit aſſaſſiné ſon pere.

THYESTE.

Moi, ſon pere !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en inſtruire. Lis.

(*Il lui donne la Lettre d'Ærope.*)

THYESTE.

Dieux! qu'eſt-ce que je vois? c'eſt d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce myſtere.
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Pliſthène, mes vœux ſont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends? Moi, Seigneur, votre fils!
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.
Grands Dieux! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je bénir vos ſoins, ou plaindre mon amour?
(*à Atrée.*)
Vous qui, trompé long-temps dans une injuſte haîne,
Du nom de votre fils honorâtes Pliſthène;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous.
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un pere,
Que lorſque je deviens le fils de votre frere.
Mais ce fils, près de vous, privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toujours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte.
Le deſtin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.

Euristhène, sensible aux larmes de ta mere,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton pere.
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié.
(*à Thyeste.*)
Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere assurance,
C'est par un fils si cher que ton frere commence.
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats sous de si doux auspices,
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour que souilloit ma fureur,
Acheve de bannir les soupçons de ton cœur.
Thyeste, en croiras-tu la Coupe de nos Peres?
Est-ce offrir de la paix des garans peu sinceres?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ôse jurer en vain:
C'est sa perte, en un mot; cette Coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste & moi.
Veut-il bien, à son tour, que la Coupe sacrée
Acheve l'union de Thyeste & d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
Que de me rendre un fils? Mon cœur est rassuré;

Et je ne pense pas que le don de Plisthène
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haîne.
J'accepte cependant ces garans d'une paix
Qui fait depuis long-tems mes plus tendres souhaits.
Non que d'aucun détour un frere vous soupçonne ;
Sur la foi d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête :
Qu'un pompeux sacrifice en précede la fête ;
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Euristhène ;
J'en remets à vos soins la fête & les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frere n'attend plus que la Coupe sacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré, qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir !
Pourra-t-il oublier ?...

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misere.
Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.

SCENE VI.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Theſſandre.*

DÈS ce moment au port précipite tes pas:
Que le vaiſſeau, ſur-tout, ne s'en écarte pas.
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre.
Cours; & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHÈNE, *seul.*

THESSANDRE ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;
Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelqu'obstacle,
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'allarmer ? & quel est mon effroi !
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un Roi,
Qui semble désormais, cédant à la Nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?
L'oublier ! ah ! moi-même oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ses transports furieux ;
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.

C'eſt en vain de ſa main que je reçois un pere,
Tout ce qui vient de lui cache quelque myſtere.
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour ôſer, ſur ſa foi, dépoſer ma frayeur.
Je ne ſais quel ſoupçon irrite mes allarmes;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point: tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.

SCENE II.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

MAIS je le vois. Eh bien? en eſt-ce fait, Theſſandre?
Sur les bords de l'Euripe eſt-il temps de nous rendre?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
De nos amis ſecrets t'es-tu bien aſſuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage;
Je les ai diſperſés, ici, ſur le rivage;
Tout eſt prêt. Cependant, ſi Pliſthène, aujourd'hui,
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point: ce deſſein téméraire
Pourroit cauſer ſa perte & celle de ſon pere.

PLISTHÈNE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne tremblоit que pour moi.
Theſſandre, il faut ſauver mon pere & la Princeſſe;
Ce n'eſt plus que pour eux que mon cœur s'intéreſſe.
Cherche Théodamie, & ne la quitte pas;
Moi, je cours retrouver Thyeſte de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorſque ſon frere
Semble de ſa préſence accabler votre pere?
Il ne le quitte point; ſes longs embraſſemens
Sont toujours reſſerrés par de nouveaux ſermens.
Un ſuperbe feſtin par ſon ordre s'apprête;
Il appelle les Dieux à cette auguſte fête.
Mon cœur, à cet aſpect qui s'eſt laiſſé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'allarmer.

PLISTHÈNE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémiſſe.
De quelque crime affreux cette fête eſt complice;
C'eſt aſſez qu'un Tyran la conſacre en ces lieux;
Et nous ſommes perdus, s'il invoque les Dieux.
Va, cours avec ma ſœur nous attendre au rivage;
Moi, je vais à Thyeſte ouvrir un ſûr paſſage.

SCENE III.

PLISTHÈNE, *seul.*

DIEUX puissans ! secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

DEMEURE, digne fils d'Ærope & de Thyeste,
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton âme ingrate ont produit mes bienfaits !
A-peine le Destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractere ;

Et plus ingrat que lui, puiſqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir eſt le prix de mes ſoins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des ſupplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me ſuppoſer un indigne forfait?
Eſt-ce pour vos pareils que le prétexte eſt fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me ſurprenne,
Et je ne ſens que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un ſang odieux,
Vous être plus ſacré que n'ont été les Dieux?
A travers les détours de votre âme parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juſte fureur dont mon cœur eſt épris....
Mais non, je me ſouviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,
Je crois encore ici m'adreſſer à mon pere.
Quoique trop aſſuré de ne point l'attendrir,
Je ſens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'eſpoir que ma mort pourra vous ſatisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frere.
Le crime ſuppoſé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, juſqu'à ſon départ, eſt un ſecret pour lui.
Sur la foi d'une paix ſi faintement jurée,
Il ſe croit ſans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi ſeul au fond de votre cœur;
Et mon malheureux pere eſt encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princeſſe;
A la faire périr rien ne vous intéreſſe.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort ;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort.
De leur sort aux Enfers, va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduise ;
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE V.

ATRÉE, *seul.*

VA périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Le fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, & je sens mon âme se troubler;
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout est prêt, & déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux.
Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi.
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire, à longs traits, sentir tout son malheur.

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas.*

THYESTE vient: feignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.
(*haut.*)
Cher Thyeste, approchez: d'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?

Vous paroissez saisi d'une douleur secrette,
Et ne me montrez plus cette âme satisfaite,
Qui sembloit respirer la douceur de la paix :
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?
Quoi ! de quelques soupçons votre âme est-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte?
Mon frere, vous devez la bannir désormais ;
La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite?
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui ? moi, vous soupçonner, ou vous haïr, Seigneur!
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'âme de Thyeste.
Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur ;
Je le sens agité d'une douleur mortelle :
Ma constance succombe ; en vain je la rappelle ;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant près de vous un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils ;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte ; & votre fils,
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine
Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthène.
Vous le verrez bientôt ; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'allarme auprès de moi.
J'avois cru cependant qu'une pleine aſſurance
Devoit ſuivre.....

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offenſe.

ATRÉE, *à un Garde.*

Qu'on cherche la Princeſſe ; allez, & qu'en ces lieux
Pliſthène, ſans tarder, ſe préſente à ſes yeux.
Il faut.....

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE, GARDES.

EURISTHÈNE *apporte la Coupe.*

ATRÉE.

MAIS j'apperçois la Coupe de nos peres
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres ;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour ?
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commen
(*Il prend la Coupe de la main d'Euristhène.*)

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haîne,
Après m'avoir rendu mes Etats & Plisthène ?

Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euristhène, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis:
Donnez. Mais, cependant, je ne vois point mon fils.

(*Il prend la Coupe des mains d'Atrée.*)

ATRÉE.

(*à ses Gardes.*) (*à Thyeste.*)

Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frere;
Vous reverrez bientôt une tête si chere:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,
Coupe de nos aïeux, & vous, Dieux que j'atteste.
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frere aussi cher que ma fille & Plisthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide? Ah! grands Dieux! quelle horreur!
C'est du sang! Tout le mien se glace dans mon cœur.
Le soleil s'obscurcit; & la Coupe sanglante
Semble fuir, d'elle-même, à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils! qu'êtes-vous devenu?

SCENE VIII ET DERNIERE.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE EURISTHÈNE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pu souffrir, Dieux cruels? Qu'ai-je vu?
Ah! Seigneur! votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être, pour jamais, privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix!
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'est du sang que ta main me présente!
O terre, en ce moment, peux-tu nous soutenir?
O de mon songe affreux triste ressouvenir!
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere

ATRÉ

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frère, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands Dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?
Monstre, que les Enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris ;
Joins un malheureux père à son malheureux fils ;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux ?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissemens je connois ta douleur.
Comme je le voulois, tu ressens ton malheur ;
Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores ; & moi,
Je te laisse le jour, pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain ; & la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

(*Il se tue.*)

THÉODAMIE.

Ah Ciel !

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille ; & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,
Allez, loin de ce traître, attendre son supplice.
Les Dieux, que ce parjure ~~ait~~ fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi ;
Le Ciel me le promet, la Coupe en est le gage :
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix, j'accepte le présage :
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits ;
Et je jouïs enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 14 Décembre 1708.

PRÉFACE.

SE louer ou se plaindre du Public, style ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses Confreres a consacré dès long-temps. En effet, je sais peu de Pièces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifférens que ceci s'adresse; puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes; trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'*Electre* de dessus la Scène, dans le premier Acte, y laisse un vuide qui le fait languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme Epique, que du Tragique : en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication ? A céla je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'*Electre* est si simple de lui-même, que je ne

crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'*Agamemnon :* on n'attend pour cela que le retour d'*Oreste*. *Oreste* arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la Piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une, parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes, que de déclamations. D'ailleurs notre Théâtre soutient malaisément cette simplicité si chérie des Anciens : non qu'elle ne soit bonne ; mais on n'est pas toujours sûr de plaire, en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'*Oreste*, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à *Xipharès*, dans *Mithridate ;* à *Narcisse*, dans *Britannicus*. Faire naître *Oreste* avant, ou après le siége de Troye, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi, que le précédent : c'est l'amour d'*Electre ;* c'est l'audace que j'ai

eue de lui donner des ſentimens que Sophocle s'eſt bien gardé de lui donner. Il eſt vrai qu'ils n'étoient point en uſage ſur la Scène, de ſon temps; que, s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laiſſe pas d'être un attentat juſques-là inouï, qui a ſoulevé contre un Moderne inconſidéré toute cette Région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des victimes. En vain quelques Sages proteſtent contre cet abus: les préjugés prévalent; & la prévention va ſi loin, que tels qui ne connoiſſent les Anciens que de nom, qui ne ſavent pas ſeulement ſi Sophocle étoit Grec ou François, ſur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'eſt point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne: c'eſt la mienne. A-t-on fait le procès aux Peintres, qui, depuis Apelle, ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main?

Dûſſent les Grecs encor fondre ſur un rebelle,

je dirai que, ſi j'avois quelque choſe à imiter de Sophocle, ce ne ſeroit aſſurément pas ſon *Electre;* qu'aux beautés près, deſquelles je ne fais aucune comparaiſon, il y a peut-être dans

ſa Pièce bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monſtre, en ſoit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractere d'*Electre*, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur: c'eſt moins la mort de ſon pere qu'elle venge, que ſes propres malheurs. Triſte objet des fureurs d'*Egiſthe* & de *Clytemneſtre*, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'*Electre* ne ſoit occupée que de ſa vengeance? Ne faire préciſément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppoſe en ſecret, n'eſt pas une vertu: mais vaincre un penchant preſque toujours inſurmontable dans le cœur humain, pour faire ſon devoir, en eſt une des plus grandes. Une Princeſſe dans un état auſſi cruel que celui où ſe trouve *Electre*, dira-t-on, être amoureuſe! Oui, amoureuſe. Quels cœurs ſont inacceſſibles à l'amour? Quelles ſituations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une paſſion ſi involontaire? Plus on eſt malheureux, plus on a le cœur aiſé à attendrir. Ce n'eſt point un grand fond de vertu, qui nous garantit de l'amour; il nous empêche ſeulement d'y ſuccomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la ſenſibilité d'*Electre* à une intrigue amoureuſe. Les ſoins de ſon amour

ne ſont pas de ces ſoins ordinaires qui font toute la matiere de nos Romans : c'eſt pour ſe punir de la foibleſſe qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de ſon pere, qu'elle veut précipiter les momens de ſa vengeance, ſans attendre le retour de ſon frere. Enfin, ſelon le ſyſtême de mes Cenſeurs, il ne s'agit que de rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre : je crois y avoir mieux réuſſi que Sophocle, Euripide, Eſchyle, & tous ceux qui ont traité le même ſujet. C'eſt ajouter à l'horreur du ſort de cette Princeſſe, que d'y joindre une paſſion dont la contrainte & les remords ne ſont pas toujours les plus grands malheurs. Le ſeul défaut de l'amour d'*Electre*, ſi j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'eſt qu'il ne produit pas aſſez d'évènemens dans toute la Pièce : & c'eſt en effet tout ce qu'on peut raiſonnablement me reprocher ſur ce chapitre.

ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, *Veuve d'Agamemnon ; & Femme d'Egiſthe.*

ORESTE, *Fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre, Roi de Mycènes, elevé ſous le nom de Tydée.*

ÉLECTRE, *Sœur d'Oreſte.*

ÉGYSTHE, *Fils de Thyeſte, Meurtrier d'Agamemnon.*

ITYS, *Fils d'Egyſthe, mais d'une autre Mere que Clytemneſtre.*

IPHIANASSE, *Sœur d'Itys.*

PALAMEDE, *Gouverneur d'Oreſte.*

ARCAS, *ancien Officier d'Agamemnon.*

ANTÉNOR, *Confident d'Oreſte.*

MÉLITE, *Confidente d'Iphianaſſe.*

GARDES.

La Scène eſt à Mycènes, dans le Palais de ſes Rois.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin, sans crainte, au transport qui le guide.

Favorisez, grands Dieux, un si juste courroux ;
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste.
C'est former des projets & des vœux superflus ;
Mon frere malheureux, sans doute, ne vit plus.
Et vous, Mânes sanglans du plus grand Roi du monde,
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon pere, s'il est vrai que, sur les sombres bords,
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
Ah ! combien doit frémir ton Ombre infortunée,
Des maux où ta famille est encor destinée !
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere :
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toi devoit porter ton fils ;
Et que, dans mes malheurs, Egisthe qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Electre en esclave ;
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à sa fille ôse lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Electre abandonnée,
Doit, ce jour, à son sort, s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;
Allons à ces Autels, où m'attend son époux,

Immoler avec lui l'amant qui nous outrage :
C'eſt-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas?
Ah! ſi c'étoit l'amour qui me retînt le bras!
Pardonne, Agamemnon, pardonne, Ombre trop chere ;
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere.
Ta fille, de concert avec tes aſſaſſins,
N'a point porté ſur toi de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
Electre, cependant, n'en eſt pas moins coupable.
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidèle en apparence,
Trahit-il en ſecret le ſoin de ma vengeance?

SCENE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

(*à Arcas.*)

IL vient, raſſurons-nous. Pleine d'un juſte effroi,
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi ;
Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéreſſe,
N'osât plus.... Mais quoi! ſeul?

ARCAS.

Malheureuſe Princeſſe,

Hélas ! que votre sort est digne de pitié !
Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,
Après tant de sermens....

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle.
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zele :
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne, par sa présence,
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Prometroit avec lui de traverser les flots ;
Son fils, même avant eux, devoit ici se rendre.
C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entreprendre ;
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras ;
Qui, chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athènes,
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier, avant la nuit, parut dans ce palais ;
Cet Etranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui ce Tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,

Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du Tyran que votre âme déteste,
On frémit; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour, qui paroît, me chasse de ces lieux :
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre âme,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme.
Faites que votre hymen se differe d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haîne,
Electre saura bien, sans Oreste & sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

EN des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egisthe, ôses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.

D'un amour malheureux la triſte inquiétude
Me faiſoit de la nuit chercher la ſolitude.
Pardonnez, ſi l'amour tourne vers vous mes pas ;
Itys vous ſouhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ÉLECTRE.

Dans l'état où je ſuis, toujours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes?
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haîne.
Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis, que mon âme éperdue,
Se livra, ſans réſerve, au poiſon qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illuſtre ſang conſervant ce qui reſte,
J'ai de mille complots ſauvé les jours d'Oreſte.
Moins attentif au ſoin de veiller ſur ſes jours,
Déjà plus d'une main en eût tranché le cours:
Plus accablé que vous du ſort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud ſacré m'uniſſe;
Ne m'en imputez point la cruelle injuſtice:

Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre;
C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce sceptre est-il à moi, pour me le destiner?
Ce sceptre est-il à lui, pour te l'ôser donner?
C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse;
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.
Cesse de te flatter d'une espérance vaine;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haîne.
Egisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête,
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?
A ces conditions je souscris à tes vœux;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
Electre n'attend point cet effort de la tienne;
Je connois ta vertu: rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.

Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre ;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux ;
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux ;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton âme est éprise.
Que peux-tu souhaiter ? Itys, qu'il te suffise
Qu'Electre, toute entiere à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
Mais Clytemnestre vient : Ciel ! quel dessein l'amene !
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

DIEUX puissans, dissipez mon trouble & mon effroi ;
Et chassez ces horreurs loin d'Egisthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, Madame ?
Vous vous plaignez ; quel trouble a pu saisir votre âme

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien :
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
(*à ses Gardes.*)
Qu'on sache, en ce moment, si je puis voir Egisthe.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

MAIS vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voi ?
Electre se rend-elle aux volontés du Roi !
A votre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame ; épargnez-lui de si cruels discours :
Adoucissez plutôt sa triste destinée ;
Electre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre ; & mon esprit confus....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais, pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci:
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

AINSI, loin de répondre aux bontés d'une mere
Vous bravez de ce nom le sacré caractere;
Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux.
Bravez-le; mais, du moins, du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, Princesse inexorable.
Je fléchissois un Roi de son pouvoir jaloux;
Un Héros, par mes soins, devenoit votre époux;
Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en sa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous;
Ce jour même à son sort vous devez être unie;
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.
Egisthe est las de voir son esclave en ces lieux
Exciter, par ses pleurs, les hommes & les Dieux.

ÉLECTRE.

Contre un Tyran si fier, juste Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?
Ah, Madame! est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, son esclave! hélas! d'où vient que je le suis?
Moi, l'esclave d'Egisthe! Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? & de qui suis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mere, si ce nom peut encor vous toucher;
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée;
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau;
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere;
Et de ma main encore, il ôse disposer!
Cet hymen, sans horreur, se peut-il proposer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous suis-je plus chere?
Ah! je ne vous hais point; &, malgré ma misere,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le Roi?

Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te pré
pare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille!

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux :
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous?
Si le Ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce Héros à verser son sang même ;
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreste,
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs Autels
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

SCENE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTR

ÉLECTRE.

IL paroît, l'inhumain! à cette affreuse vue,
Des plus cruels transports je me sens l'âme émue.

ÉGISTHE, *à Clytemneſtre.*

Madame, quel malheur, troublant votre ſommeil,
Vous a fait, de ſi loin, devancer le ſoleil?
Quel trouble vous ſaiſit, & quel triſte préſage
Couvre encor vos regards d'un ſi ſombre nuage?
Mais Electre avec vous! Que fait-elle en ces lieux?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux?
A mes juſtes deſirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre conſent-elle?
Voit-elle ſans regret préparer ce grand jour,
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux déſormais en ordonner la fête;
Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête.
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(*Elle ſort.*)

ÉGISTHE.

Cruelle! ſi mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt juſqu'où va ta conſtance.

SCENE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

SEIGNEUR, n'irritez point son orgueil furieux:
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux...
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funèbers,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitoient mes esprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloit cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spect
Je fuyois, il me suit. Ah, Seigneur! à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, Epouse indigne, & frémis de ce sang
» Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc ».

Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien :
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
A long-temps répondu par des gémissemens.
Vous êtes accouru : mais le monstre en furie,
D'un seul coup, à mes pieds, vous a jetté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

ÉGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge.
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe,
Que le sommeil produit, & nous offre au hasard,
Où bien plus que les Dieux, nos sens ont souvent part.
Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haîne à trop haut prix vient de mettre sa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi ;
Qu'elle tremble, à son tour, pour elle & pour son Roi.
Athènes, désormais, de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;

Et le Roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ôse attendre,
Sans la tête d'Oreste, il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.
Ce Héros, défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

MAIS ma fille paroît: Madame, je vous laisse;
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCENE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir préſage, un ſonge plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre reſpect qui pour vous m'intéreſſe,
Je venois partager la douleur qui vous preſſe.

CLYTEMNESTRE.

Princeſſe, un ſonge affreux a frappé mes eſprits;
Mon cœur s'en eſt troublé, la frayeur l'a ſurpris.
Mais, pour en détourner les funeſtes auſpices,
Ma main va l'expier par de prompts ſacrifices.

SCENE XI.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

MÉLITE, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un ſonge ſeul eût part à l'état où je ſuis!

Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer !

MÉLITE.

Madame, quel langage !
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse ;
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi! lorsque tout conspire,
Qu'un Roi jeune & puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets !
Quels sont vos déplaisirs? ou quels sont vos souhaits?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour Reine :
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau !
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, & fais grâce à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du Roi.

Tout sembloit menacer le trône de Mycènes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athènes.
Pour retarder, du moins, un si cruel malheur,
Mon frere, sans succès, fit briller sa valeur;
Egisthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir se jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros,
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits! Non, jamais, avec plus de valeur,
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur:
Je le vis; & le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire,
Heureuse, si mon âme, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance.
Il soupire, Mélite; inquiet & distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute, il aime ailleurs; &, loin de se contraindre.....
Que dis-je, malheureuse! est-ce à moi de m'en plaindre?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir?

Ai-je donc oublié tout ce qui nous ſépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare ;
Je ne puis y ſouſcrire. Allons trouver le Roi :
Faiſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSE-MOI, reviens de ta surprise extrême.
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même,
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux !
Au plaisir de vous voir, Ciel ! quel trouble succede !
Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede,
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !
Je sais jusques où va la valeur de Tydée ;
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée :
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un Tyran.....

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.

Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athènes,
Le guerrier défenseur d'Egisthe & de Mycènes,
N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel est votre espoir?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amene?
Que dit-on à Samos? Que fait l'heureux Thyrrhène?

ANTÉNOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois, incertain de son sort,
Alarmé chaque jour & du sien & du vôtre,
M'envoye en ces climats vous chercher l'un & l'autre,
Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
Le fils d'Agamemnon... Seigneur, vous vous troublez!
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu....

TYDÉE.

Anténor, c'en est fait; Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystere.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands Dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de pere.

ANTÉNOR.

Palamede n'eſt plus ! Ah ! Deſtins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux....

TYDÉE.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
Tu ſais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine :
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thyrrhène ;
Tout nous favoriſoit ; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents :
Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer, en un moment, ſe mutine & s'élance.
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre, éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,
Et, comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble, en fource de feu, bouillonner ſur les eaux.
Les vagues, quelquefois, nous portant ſur leurs cîmes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abîmes,

Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, & nâge enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point, dans ce moment funeste,
Pour sauver Palamede, & pour sauver Oreste!
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts;
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment, dans ce péril extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort:
Mais j'y courois en vain: la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me secourut, & de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je fus que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit, alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque, la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.

Figure-toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble, soudain, je m'arme avec fureur;
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haîne bientôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son désespoir, Itys près de périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreste ne vit plus: mais, pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste,
Me disois-je à moi-même; &, loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler.
Je chasserai plutôt Egisthe de Mycènes,
Que d'en chasser les Rois de Corinthe & d'Athènes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre, du moins, mon exemple l'engage;
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse!
J'en fis trop, Antenor, je revis la Princesse.
C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egisthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux;
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah Seigneur! falloit-il, à l'amour trop ſenſible,
Armer pour un Tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un ſuccès ſi honteux?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu? Prends pitié de mes feux,
Plains mon ſort: non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il eſt encor pour moi des maux bien plus à craindre:
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeſte,
Par un deſir ſecret de voir la ſœur d'Oreſte,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux;
La ſuperbe Mycène offre un temple à mes yeux:
Je cours y conſulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon ſort, ſur celui d'Oreſte & de mon pere.
Mais à peine aux Autels je me fus proſterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné:
Le temple retentit d'un funebre murmure;
(Je ne ſuis cependant meurtrier, ni parjure.)
J'embraſſe les Autels, rempli d'un ſaint reſpect;
Le Prêtre épouvanté recule à mon aſpect,
Et, ſourd à mes ſouhaits, refuſe de répondre:
Sous ſes pieds & les miens tout ſemble ſe confondre.
L'Autel tremble; le Dieu ſe voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arment de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder ſous la terre.

Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence ;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
« Ecoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris ;
» D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
» Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priere ;
» Daigne, sur ce qu'il craint, lui prêter ta lumiere ».
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
» Pour en être éclairci, tu m'implores en vain :
» Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste.
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les mânes de ton pere ;
» Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
» D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :
» Mais crains, en le vengeant, le sort le plus
» affreux ».
Une main qui lui fut bien fatale & bien chere !
Ma mere ne vit plus, & je n'ai point de frere.
Juste Ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux !
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi.... Mais je vois la Princesse.
Ah ! fuyons ; mes malheurs, mon devoir, tout m'en
presse.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

(*à Mélite.*) (*à Tydée.*)

AH! Mélite, que vois-je? On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être.
Je croyois....

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici;
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venois, plein de zèle & de reconnoissance,
Rendre grâce à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre:
Moi-même, en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée:
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, Madame; & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur, a déjà désarmé;
Et, si j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste! Ah! la paix est conclue,
Madame, & de ces lieux ma fuite est résolue;
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juste Ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle,
Fasse, de vous, le prix d'une main criminelle?
Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main;
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime?
Ah! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir & garder le silence ;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ôse ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi ;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

QU'AI-JE dit? où laissé-je égarer mes esprits?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris !
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?

Que venois-je chercher dans ce cruel séjour ?
Moi, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour !
Rappellons ma fureur. Oreste, Palamede....
Ah ! contre tant d'amour, inutile remede !
Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis ?
Ah ! fuyons, Anténor, &, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.

SCENE IV.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

LE Roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE, *à Tydée.*

Demeurez, & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit notre défense ;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser, & que diroit la Grece ?
Mais quoi ! vous soupirez; quelle douleur vous presse ?

Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur ;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur :
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous ;
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux.
Permettez cependant qu'à mon devoir fidèle,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egisthe ; & de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, Seigneur, mon âme est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, si-tôt qu'on les possede,
Sont, pour les plus grands Rois, d'un prix à qui tout cede.
Heureux, si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !
Je vous dois le salut de toute ma famille ;
Et ne veux point, sans vous, disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

ÉGISTHE.

Oui, Seigneur, c'eſt en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande ſa main:
Quelqu'éclatant que ſoit un pareil hyménée,
Au ſort d'un autre époux ma fille eſt deſtinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu déſormais
Tout le péril que ſuit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puiſſance.
J'ai beſoin d'une main qui ſerve ma vengeance,
Et qui faſſe tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haîne pourſuit,
Qui me pourſuit moi-même, & que mon cœur déteſte.
Point d'hymen, quel qu'il ſoit, ſans la tête d'Oreſte.
Ma fille eſt à ce prix; & cet effort ſi grand,
Ce n'eſt que de vous ſeul que ma haîne l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur? de moi! juſte Ciel!

ÉGISTHE.

De vous-même.
Calmez de ce tranſport la violence extrême.
Quelle horreur vous inſpire un ſi juſte deſſein?
Je demande un vengeur, & non un aſſaſſin.
Lorſque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le ſang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreſte voit par-tout voler ſa renommée;
La Grece en eſt remplie, & l'Aſie alarmée;

Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler; c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur; Soldats & Matelots
Seront prêts, avec vous, à traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos aïeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance
Vous ne répondez point. Ah! qu'est-ce que je vois?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, Seigneur, est d'un prix, à mes yeux,
Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace;
Je l'aime avec transport, mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur:

Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'Univers m'offriroit la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sais point quel sang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
Qui? moi, grands Dieux! qui? moi vous immoler Oreste!
Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Savez-vous qui je suis? & me connoissez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots!
Mais hélas! c'est en fait; Oreste & Palamede....

ÉGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succede!
Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'est plus! ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, Seigneur? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juste Ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au transport dont votre âme est épriſe,
Je me repens déjà de vous l'avoir appriſe.
Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir,
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir;

Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable,
Sans m'impoſer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur, ſur ce récit;
Oreſte ne vit plus: ſon trépas me ſuffit:
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offenſe;
Et quand le Ciel, ſans vous, a rempli ma vengeance
Puiſque c'eſt vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un & l'autre:
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos déſormais affermi,
Qu'Egiſthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si ſur ce choix votre âme eſt encore incertaine,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours chez la Reine.

SCENE V.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

ET moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais, ſur mon amour, conſulter ma vertu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, *seul.*

ELECTRE veut me voir! Ah! mon âme éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue.
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom;
Lui dire que je suis le fils de Palamede;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede;
Qu'Oreste me fut cher; que, de tant d'amitié,
L'amour me laisse à peine un reste de pitié;
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime;
Que cette même main, qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours;
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes;
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?
Mais seroit-ce trahir les mânes de son frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere?

D'Iphianaſſe enfin ſi je deviens l'époux,
Je puis, dans ſes malheurs, lui faire un ſort plus doux.
D'ailleurs, un Roi puiſſant m'offre ſon alliance;
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naiſſance.
Que me ſert ma valeur, étant ce que je ſuis,
Si ce n'eſt pour jouir d'un ſort...? Lâche, pourſuis.
Je ne m'étonne plus ſi les Dieux te puniſſent;
A ton fatal aſpect ſi les Autels frémiſſent.
Ah! ceſſe ſur l'amour d'excuſer le devoir:
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir.
D'Electre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre:
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te ſurprendre?
Qu'un feu....

SCENE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, *à lui-même.*

MAIS quel objet ſe préſente à mes yeux
Dieux! quels triſtes accens font retentir ces lieux!
C'eſt une Eſclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon âme en ſecret s'attendrit à ſes larmes!
Que je me ſens touché de ſes gémiſſemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

ÉLECTRE

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie ?
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux !
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, *à Electre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse ?

ÉLECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah ! juste Ciel ! quel nom avez-vous prononcé !
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé !
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse Princesse ; est-ce vous que je voi ?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi !

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egisthe, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'étoit connu ! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux !
Ah, Madame ! c'eſt moi qui de ſon ſort affreux
Viens de répandre ici la funeſte nouvelle.

ÉLECTRE.

Il eſt donc vrai, Seigneur ? & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'eſpoir & le prix ?
Mais, quel étonnement vient frapper mes eſprits !
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs ſi ſenſible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,
D'un Tyran odieux trop zélé défenſeur ?
Qui peut donc, pour Electre, attendrir votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma deſtinée,
Tout rempli de l'eſpoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Ah ! que diriez-vous donc ſi mon indigne cœur
De ſes coupables feux vous découvroit l'horreur ?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me poſſede,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ÉLECTRE.

De Palamede ! vous ? qu'ai-je entendu, grands Dieux !
Mais vous ne l'êtes point, Tydée eſt vertueux :

Il n'eût point fait rougir les mânes de son pere ;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée, Egisthe seroit mort ;
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur ;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords, du moins, faites grâce, Madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme ;
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens ;
Mais l'Amour connoît-il d'autres droits que les siens ?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à votre inimitié ;
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié ?
Itys alloit périr, je lui devois la vie ;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie.
L'amour & la pitié confondirent mes coups ;
Tydée, en ce moment, crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe & d'Athènes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes ?

ÉLECTRE.

Juste Ciel ! & pour qui l'avez-vous conservé ?
Cruel ! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc, de ce pas, immoler un barbare ;
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.

Oreſte ne vit plus ; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour ſa ſœur & pour lui.
A l'aſpect de mes fers êtes-vous ſans colere ?
Eſt-ce ainſi que vos ſoins me rappellent mon frere ?
Ne m'offrirez-vous plus, pour eſſuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes perſécuteurs ?
Ceſſez de m'oppoſer une funeſte flamme.
Si je vous laiſſois voir juſqu'au fond de mon âme,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Déteſteroit bientôt un indigne lien ;
D'un cœur que, malgré lui, l'Amour a pu ſéduire,
Il apprendroit, du moins, comme un grand cœur ſoupire.
Vous y verriez l'amour, eſclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, ſans force & ſans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un ſoin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du ſort qui me pourſuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere eſt mort, c'eſt vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ſerment affreux engage à me défendre.
Ah ! cruel ! cette main, ſi vous m'abandonnez,
Va trancher, à vos yeux, mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner ! ah ! quelle âme endurcie
Par des pleurs ſi touchans ne ſeroit adoucie !
Moi, vous abandonner ! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreſte fit choix.

Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princeſſe,
Juſqu'où peut d'un amant s'étendre la foibleſſe.
Mais, quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir ſur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haîne épargne Iphianaſſe,
Il n'eſt rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne ſais, mais je ſens qu'à l'aſpect de ces lieux
Egiſthe, à chaque inſtant, me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haîne eſt ſecondée,
A ce noble tranſport, je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'eſt doux!
Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte; on pourroit nous ſurprendre.
En ſecret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul eſpoir que le Ciel m'ait laiſſé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, ſignaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéreſſe.

SCENE III.

TYDÉE, *ſeul.*

MAIS qui venoit à nous?

SCENE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

TYDÉE, *à lui-même.*

AH! Dieux! c'eſt la Princeſſe.
Quel deſſein en ce lieu peut conduire ſes pas?
Dans le trouble où je ſuis, que lui dirai-je, hélas!
Que je crains les tranſports où mon âme s'égare!

IPHIANASSE.

Quel trouble, à mon aſpect, de votre cœur s'empare?
Vous ne répondez point, Seigneur; je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un ſecret entretien.
Electre, comme vous, s'offenſera peut-être
Qu'ici, ſans ſon aveu, quelqu'un ôſe paroître.
Elle ſemble, à regret, s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve eſt peinte dans vos yeux.
Interdit & confus.... Quel eſt donc ce myſtere?

TYDÉE.

Madame, vous ſavez qu'elle a perdu ſon frere,
Que c'eſt moi ſeul qui viens d'en informer le Roi:
Electre a ſouhaité s'en inſtruire par moi.
Mon cœur, toujours ſenſible au ſort des miſérables,
N'a pu, ſans s'attendrir à ſes maux déplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper ?
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un ſoin que ſes malheurs rendent ſi légitime.
Mais, Seigneur, je ne ſais ſi ce ſoin généreux
A dû ſeul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du Roi mon âme enorgueillie
Ne ſe méconnoît point, quand lui-même il s'oublie.
S'il deſcend juſqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon reſpect me défend l'eſpoir d'un bien ſi doux;
Et telle eſt de mon ſort la rigueur infinie,
Que, lorſqu'à mon deſtin vous devez être unie,
Votre rang, ma naiſſance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un ſi charmant eſpoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir ſi barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous ſépare:
Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raiſons.
Si ma fierté pouvoit deſcendre à des ſoupçons....
Mais non, ſur votre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous, pour jamais, de montrer un ingrat.

SCENE V.

TYDÉE, *seul.*

QU'AI-JE fait, malheureux! y pourrai-je survivre!
Mais quoi! l'abandonner! Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour....

SCENE VI.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

QUE vois-je? justes Dieux!
O sort, à tes rigueurs quelle douceur succede!
O mon pere, est-ce vous? est-ce vous, Palamede?

PALAMEDE.

Embrassez-moi, mon fils: après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs!

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent, pour un cœur tendre, avoir le plus de charmes;

Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah ! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver ;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs ! Ah ! n'est-ce que pour lui,
Que les Dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui.

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même :
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie ;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux.

Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide ;
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais hélas ! que le Ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé !
Tydée, Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haîne,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycène ?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici ;
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? Vous connoissez son zele ;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle ?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un Tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere,
Ma premiere vengeance étoit dûe à mon pere.
Mais, Seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux,
Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux ?
N'est-ce point trop compter sur une longue absence,
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi :
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,

Moi que dévance ici le bruit de mon trépas,
Moi dont enfin le Ciel semble guider les pas?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense:
Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.
Je viens, contre un Tyran, prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis;
Que des amis troublés, sans force & sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler,
Un Guerrier les retient & les fait tous trembler.
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce Guerrier à ma haîne;
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Egisthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce Guerrier redoutable,
Pour le Tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?
Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur, désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie?

Vous rougissez, Tydée! Ah! quel est mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
D'un désordre si grand que faut-il que je pense?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi! mon fils!... Dieux puissans, laissez-moi mon erreur.
Ah! Tydée! est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir, pour vous voir si coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse;
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur;
Le Ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens affreux où mon âme est en proie.
Mais vainement sur moi son courroux se déploie;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent, pour le punir, vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite ?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?
Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi ! pour le sang d'Egisthe, aux yeux de Palamede,
Tydée ôse avouer l'amour qui le possede !
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez : voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juste Ciel ! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
Fumans encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la Nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure ?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon âme,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler.....

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être;
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste;
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, Seigneur! Dieux! qu'entends-je?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître, dont ici vous protégez le sang,
Auroit sans moi, du vôtre, épuisé votre flanc.
Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhène.
Instruit de votre sort, sa constante amitié
A secondé pour vous mes soins & ma pitié.
Il sait, pour conserver une si chere vie
Par le Tyran d'Argos sans cesse poursuivie,

Que, sous le nom d'Oreste, à des traits ennemis,
J'offris, sans balancer, la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand, que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu, pour vous seul, cette unique espérance;
Il est mort, j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux,
A qui vous immolez des noms plus précieux.
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede;
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede:
Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous;
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime;
Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime.
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui? moi, j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste!
A quels forfaits, grands Dieux, réservez-vous Oreste?
Ah! Seigneur, je frémis d'une secrette horreur;
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour, qui cherche à le surprendre,
Mon pere, mieux que vous, a su s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son Ombre & mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher votre sœur à mille indignités ;
Appaiser d'un grand Roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere ;
Venir sur son tombeau, jurer à votre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui ;
Rassurer votre sœur ; mais lui cacher son frere.
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere ;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils ;
Sous le vôtre, Seigneur, assembler nos amis ;
Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeste
Reprendre, avec le nom, des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien, pour le mieux reconnoître.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

Où laissé-je égarer mes vœux & mes esprits !
Juste Ciel ! qu'ai-je vu ? mais, hélas ! qu'ai-je appris !
Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere.
Qu'ai-je vu ! quel spectacle à mes yeux s'est offert !
Son tombeau de présens & de larmes couvert ;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils ?
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere ;

Ce n'eſt que pour braver ſon époux & les Dieux,
Qu'elle éleve à ſa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Egiſthe,
Pour lui rendre plus chers ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déjà pourſuivent les Furies.
J'ai vu le fer vengeur, Egiſthe va périr;
Mon frere ne revient que pour me ſecourir.
Flatteuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccede,
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palamede?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect?
On vient: c'eſt lui; mon cœur s'émeut à ſon aſpect.
Mon frere.... Quel tranſport s'empare de mon âme!

SCENE II.

ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.*

MAIS, hélas! il eſt ſeul.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout ſemble déſormais ſervir votre courroux;
Votre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.

Savez-vous quel Héros vient à votre défense ?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel est il, Seigneur ?
Que dis-je ? puis-je encor méconnoître mon frere ?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere.

ÉLECTRE.

Votre pere, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste Princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords ;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frere est-il le seul que le Destin poursuit ?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?

Oreſte, comme vous, peut en être échappé.
Il n'eſt point mort, Seigneur; vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque aſſurée,
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée.
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs,
Qui les auroit verſés? Qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frere
L'eût oſé conſacrer aux mânes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frere eſt ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreſte vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreſte, Seigneur: un malheureux amour
N'a pu de mon eſprit le bannir un ſeul jour;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéreſſe.
Si vous ſaviez pour lui juſqu'où va ma tendreſſe,
Votre cœur frémiroit de l'état où je ſuis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de miſere?
Eſclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier ſembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels ſa malheureuſe fille?
Quel crime contre Electre arme enfin ſa famille?
Une mere en fureur la hait & la pourſuit;
Ou ſon frere n'eſt plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreſte;
Rendez-moi, par pitié, le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux ;
Gardez-vous cependant.....

ÉLECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.
Oreſte, ſe peut-il qu'Electre te revoie ?
Montrez-le-moi, duſſè-je en expirer de joie.
Mais, hélas n'eſt-ce point lui-même que je voi?
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, c'eſt mon frere & mon Roi.
Aux tranſports qu'en mon cœur ſon aſpect a fait naître,
Eh ! comment ſi long-temps l'ai-je pu méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux,
Momens tant ſouhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes.
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes !
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur !
C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frere !

ORESTE.

Ah, ma ſœur!
Mon amitié trahit un important myſtere :
Mais, hélas ! que ne peut Electre ſur ſon frere ?

ÉLECTRE.

Eſt-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une ſœur qui voudroit tout vous ſacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais ſi parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'un joie indiscrette.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux :
Ma sœur, à me cacher j'ai plus souffert que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colere céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être, sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah, Seigneur! laissez-moi jouir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi! Que mon cœur est charmé!
J'oublie, en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même :
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur,
Qui semble, malgré vous, entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur; & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient : séparons-nous.

SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR.

ORESTE, *à Electre.*

MAIS non, c'est Palamede.

PALAMEDE.

Anténor, demeurez; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

SCENE IV.

ÉLECTRE, PALAMEDE, ORESTE.

ORESTE.

VOUS revoyez, ma sœur, cet ami si fidèle,
Dont nos malheurs, les temps n'ont pu lasser le zele.

ÉLECTRE, *à Palamede.*

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui!

Ne soyez point surpris; attendri par mes larmes,
Mon frere a dissipé mes mortelles alarmes :
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends grâces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire.
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux!
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides.
C'est ici que, sans force & baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc.
Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie.
C'est là que je reçus, impitoyables Dieux!
Et ses derniers soupirs, & ses derniers adieux.

« A

« A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je cede,
» Adieu, prends ſoin de toi; fuis, mon cher Palamede;
» Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis :
» Je ſuis aſſez vengé, ſi tu ſauves mon fils.
» Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte :
» C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte ».
Vos amis ſont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.
(*à Electre.*)
De votre part, Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.
C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,
Que le Tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſurer nos projets :
Flattez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits.
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que votre haîne,
Au Temple où je l'attends, ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ſes vœux, diſſimulez ſi bien,
Que de tous nos deſſeins il ne ſoupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux Autels! Ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit; Itys n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, grands Dieux! né du ſang dont il ſort,
Il l'eſt plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous vengez un pere?
L'un tremble pour la ſœur & l'autre pour le frere.

L'amour triomphe ici ! quoi ! dans ces lieux cruels
Il fera donc toujours d'illustres criminels ?
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit, un seul moment, signaler sa puissance ?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés ;
Eh ! l'amour est-il fait pour les infortunés ?
Il a fait les malheurs de toute votre race ;
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grâce.
Songez, pour mieux dompter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire,
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être, sans l'amour, seriez-vous plus séveres.
Vous savez, sur les fils, si l'on poursuit les peres.
Songez, si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux.
Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre ?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah ! Seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance :
Je sens, de vos soupçons, que ma vertu s'offense.

Percez le cœur d'Itys; mais respectez le mien :
Il n'est point retenu par un honteux lien :
Et quoique ma pitié fasse, pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur....

PALAMEDE.

Madame, pardonnez.
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele;
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
Je ne hais point Itys; & sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux, il peut lui faire grâce,
J'y consens : mais d'Itys vous connoissez l'audace,
Il défendra le sang qu'on va faire couler;
Cependant il nous faut périr, ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux Autels qu'avec quelqu'avantage,
On peut jusqu'au Tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès,
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haîne.
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez : si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre:
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre & les Dieux.

SCENE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

ADIEU, ma sœur; calmez la douleur qui vous presse:
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

TANDIS qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
Dieux! quel trouble secret de mon âme s'empare!
Le sévere devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives alarmes?
Non, ce n'est point l'amour; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long-temps sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, & vous, criminelles ténebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux.
Echauffez des transports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un Héros magnanime.....

Non, ne me peignez rien; effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime,
Toujours prêt à défendre un sang infortuné
Aux caprices du sort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! c'est lui: que mon âme éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue!
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant?

SCENE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

PÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc, sans l'aigrir, m'offrir à ses beaux yeux?
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore?
Dieux! se peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire?
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.
Ah! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi?
Amour, fais s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi!

Electre, s'il eſt vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laiſſez-moi, dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire, au moins, un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez! Dieux! quel affreux ſilence!
Ma Princeſſe, parlez: vous fait-on violence?
De tout ce que je vois que je me ſens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le ſecret de vos larmes,
N'en craignez rien: ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abuſera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.
C'en eſt trop, je pénetre un myſtere funeſte;
Vous cédez au deſtin qui vous enleve Oreſte:
Vous croyez déſormais que, pour vous, aujourd'hui,
L'Univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur, cependant, à ſa haîne fidèle,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, & ne ſe rend qu'aux menaces du Roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Egiſthe, reviens d'un ſoupçon qui me bleſſe:
Electre ne connoît ni crainte ni foibleſſe;
Son cœur, dont rien ne peut abaiſſer la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelqu'appui que le ſort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere.

Ne crois pas qu'un Tyran, pour toi, puisse, en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point: je serois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour, de ma haîne.

ITYS.

Je ne suis point haï! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidèle & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haîne! Eh bien! qui vous arrête?
Les Autels sont parés, & la victime est prête.
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.
Egisthe doit bientôt y conduire la Reine;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne:
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi!
Dieux cruels! que ce mot redouble mon effroi!
(*haut.*)
Quoi! tout est prêt, Seigneur?

ITYS.

Oui, ma chere Princeſſe. *

ÉLECTRE.

Hélas!

ITYS.

Ah! diſſipez cette ſombre triſteſſe.
Vos yeux d'aſſez de pleurs ont arroſé ces lieux :
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miſeres ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres ;
Que lui ſeul peut briſer vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes ſoins, dans l'ardeur qui m'anime,
Eſt de vous arracher au ſort qui vous opprime.
Mycènes vous déplaît ; eh bien ! j'en ſortirai ;
Content du nom d'époux, par-tout je vous ſuivrai ;
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me conſume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !
Auſſi touché que vous du deſtin d'un Héros....

* Oui, ma chere Princeſſe, *eſt conforme au Manuſcrit de la Comédie Françoiſe. On trouve dans l'Edition du Louvre*, 1750, *in*-4°. Oui, divine Princeſſe.

ÉLECTRE.

Hélas! que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triſte hymen où ton amour aſpire....
Cet hymen.... Non, Itys, je ne puis y ſouſcrire.
J'ai promis; cependant je ne puis l'achever.
Ton pere eſt aux Autels, je m'en vais l'y trouver;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes ſans haîne?
Aux Autels, quoi, ſans moi! Demeurez, inhumaine:
Demeurez; ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le ſang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perſévérance?

ÉLECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels tranſports?

ÉLECTRE.

Que fais-tu, malheureux? Laiſſe-moi mes remords;
Leve-toi, ce n'eſt point la haîne qui me guide.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

QUE faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide ?
On assassine Egisthe ; &, sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egisthe ! Ah ! cruelle Princesse !

SCENE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

QUOI ! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit !
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux !

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate ; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.

La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon pere....

ÉLECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène.
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit, l'inhumain!
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie,
Qu'Egisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs;
Je ne vous offre point une pitié suspecte,
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frere, & ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un Héros que vous devez connoître;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

MADAME, c'en eſt fait, tout cede à nos efforts;
Ce Palais ſe remplit de mourans & de morts.
Vous ſavez qu'aux Autels notre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide:
Mais les ſoupçons d'Egiſthe, & des avis ſecrets,
Ont hâté ce grand jour ſi cher à nos ſouhaits.
Oreſte regne enfin; ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à ſon aſpect, ou tombe ſous ſes coups:
De longs ruiſſeaux de ſang ſignalent ſon courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même,
Déſarmé par Oreſte en ce déſordre extrême.
Ce Prince au déſeſpoir cherchant le ſeul trépas,
Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
A ſon pere peut-être eût ouvert un paſſage;
Mais ſa main déſarmée a trompé ſon courage.
Ainſi, de ſes exploits interrompant le cours,
Le ſort, malgré lui-même, a pris ſoin de ſes jours.
Oreſte, qu'irritoit une fureur ſi vaine,
A ſa valeur bientôt fait tout céder ſans peine.
J'ai cru de ce ſuccès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de ſortir,

Madame ; la retraite eſt pour vous aſſurée,
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos deſirs,
Aux pieds de ſon vainqueur, rend les derniers ſoupirs.

IPHIANASSE.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point ſurvivre.
Je ne puis la venger, je vais du moins te ſuivre.
(*à Electre.*)
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMIS, c'en eſt aſſez ; qu'on épargne le reſte.
Laiſſez, laiſſez agir la clémence d'Oreſte :
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi?
Sort cruel, c'en eſt fait, tout eſt perdu pour moi ;
Celui que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'eſt lui; c'eſt ce Guerrier, que la plus vive flamme
Vouloit enfin ſouſtraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le courroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire;
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ſes Gardes.*

SUIVEZ-LA. Dieux! quels cris ſe font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre,
Palamede, venez raſſurer mes eſprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit ſurpris!
Ami trop généreux, mon défenſeur, mon pere,
Ah! que votre préſence en ce moment m'eſt chere!

Quel triſte & ſombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux ſemblent ſur moi ne s'ouvrir qu'à regret.
N'ai-je pas aſſez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe.
Oui, vous êtes vengé, les Dieux le ſont auſſi;
Mais, ſi vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce Palais n'offre plus qu'un ſpectacle funeſte;
Ces lieux ſouillés de ſang ſont peu dignes d'Oreſte.
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamede, parlez.
Craint-on quelque tranſport de la part de la Reine?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de ſa haîne.
De ſon triſte deſtin laiſſez le ſoin aux Dieux:
Mais, pour quelques momens, abandonnez ces lieux;
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce ſoin cache trop de myſtere;
Je veux en être inſtruit; parlez, que fait ma mere?

PALAMEDE.

Eh bien! un coup affreux....

ORESTE.

Ah ! Dieux ! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main ?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre ?
Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre ?
Ah ! j'atteste les Dieux que mon juste courroux....

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi, j'aurois commis une action si noire !
Oreste parricide ! Ah ! pourriez-vous le croire ?
De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
Juste Ciel ! Et qui peut imputer à ma main ?....

PALAMEDE.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu ; ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.
De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidele Anténor ;
Et remplissant ces lieux & de cris & de larmes,
S'est jettée à travers le péril & les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable alloit trancher sa vie :
Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,

Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere?

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

ORESTE.

ELLE vient; quel objet! où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah! mon frere!

CLYTEMNESTRE.

Ton frere! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?

Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre, que bien plutôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je respire, & j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
Acheve, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'ôses prononcer? N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouïs de ta vengeance;
Ton fils ne dément point ton nom, ni sa naissance.
Pour l'en voir digne, au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE IX ET DERNIERE.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

FRAPPEZ, Dieux tout-puissans que ma fureur implore:
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,

Frappez; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux ?
Je vois ce qui retient un courroux légitime ;
Dieux, vous ne savez point comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah ! mon frere, calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste !

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere ;
Mais qui me vengera du meurtre de ma mere ?
Ah ! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O Dieux, que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent.
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, l'attendrissent,
Ma mere ; vois couler.....

(*Il veut se tuer.*)

PALAMEDE, *le désarmant.*

Ah, Seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Electre, ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang & de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grâce au Ciel, on m'entrouvre un chemin aux Enfers ;
Descendons, les Enfers n'ont rien qui m'épouvante,
Suivons le noir sentier que le sort me présente,
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les Ombres !
Que de gémissemens ! que de cris douloureux !
« Oreste » ! Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egisthe ! Ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colere....
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mere !
Quels regards ! Où fuirai-je ? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle ôses-tu présenter à mes yeux !
Je ne souffre que trop, monstre cruel ; arrête,
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah, ma mere ! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris ;
J'implore ton secours, chere Ombre de mon pere ;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit.

C'en eſt fait; je ſuccombe à cet affreux ſupplice :
Du crime de ma main mon cœur n'eſt point complice;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels ſeroient-ils plus punis ?

Fin du Tome premier.